

A black and white photograph of a muscular man's torso. He has a large tattoo of a tiger's head on his left shoulder. He is wearing a necklace with a pendant and a dark belt. The lighting highlights his abdominal muscles.

Nora Euston

**Bad Guy**

*New Adult*

Nora Euston

Bad Guy

Roman

© Nora Euston, 2015

ISBN : 979-10-94259-06-1

# Prologue

J'ai fait la connaissance d'Oliver en classe de terminale, à l'âge de dix-sept ans – si l'on peut appeler *faire connaissance* le fait d'être heurtée à vive allure par un crétin en tenue de football américain.

Mon amie Sally et moi venions d'assister au dernier match de la saison, et l'équipe de notre ville s'apprêtait à fêter sa victoire. Sur le terrain, les joueurs chahutaient bruyamment, s'envoyaient de rudes bourrades et couraient dans tous les sens en poussant des cris de triomphe.

Alors que nous quitions les gradins, un type m'a bousculée si violemment que je me suis lamentablement étalée par terre.

La brute en armure a tendu la main vers moi pour m'aider à me relever.

— Vraiment désolé ! Rien de cassé ?

— Si, ma dignité...

J'étais réellement en colère, honteuse d'être ainsi tombée devant tout le monde.

— Je t'offre un verre pour me faire pardonner, d'accord ?

J'ai levé les yeux vers le joueur de foot. Il venait d'ôter son casque, dévoilant des cheveux blonds trempés de sueur. Un filet de transpiration coulait le long de ses tempes. Néanmoins, cela ne m'a pas empêchée de voir à quel point il était mignon. Ses yeux bleus luisaient d'un éclat malicieux, et ses lèvres

fines ont esquissé un sourire.

— Oliver Guy, a-t-il annoncé en me serrant la main. Enchanté.

— Cassidy Hopkins. Pas vraiment enchantée...

— Mais je suis bien décidé à te faire changer d'avis.

Et c'est exactement ce qui s'est passé. Après avoir bu un verre avec lui, je ne le considérais plus du tout comme un footballeur crétin. En fait, il était plutôt intéressant, drôle, et cultivé. Agacée de tenir la chandelle, Sally perdait patience. J'ai donc faussé compagnie à Oliver, non sans regrets mais avec la promesse d'un second rendez-vous.

— Eh, Cassidy Hopkins, m'a-t-il lancé alors que je m'apprêtais à franchir la porte du bar, tu me plais beaucoup, tu sais. Vraiment beaucoup.

L'expression de son beau visage, mélange de hardiesse et d'embarras, m'a fait chavirer. Je me suis sentie fondre, exactement comme un cornet de glace laissé trop longtemps au soleil.

Il y'a eu effectivement un second rendez-vous, qui a donné lieu à un troisième, à un quatrième... et ainsi de suite.

Bien qu'Oliver et moi ayons fréquenté le même lycée – il n'y en avait qu'un dans notre petite ville de Maytown – je n'avais jamais fait attention à lui avant notre douloureuse collision sur le terrain de football. Je considérais les sportifs comme d'incurables idiots et leur préférais des musiciens prétendument tourmentés, des types aux cheveux longs et au teint blafard qui crachaient leur haine du système en malmenant leur guitare électrique. Mais, ensuite, j'ai complètement cessé de m'intéresser aux autres garçons et mon univers s'est mis à tourner autour d'Oliver. Auprès de lui, je me sentais en sécurité, protégée par le rempart de son amour, de sa tendresse et de son affection sans faille.

À la fin de notre cursus universitaire, j'ai enfin rencontré ses parents – et nous avons alors frôlé la catastrophe.

J'ai compris pourquoi Oliver avait attendu si longtemps pour me les présenter : Henry et Elizabeth Guy étaient propriétaires de plusieurs agences immobilières à travers le pays ainsi que d'un complexe touristique, et se montraient hautains et méprisants envers ceux qui n'évoluaient pas dans les mêmes sphères.

— Oh, comme c'est pittoresque ! s'est exclamée Elizabeth Guy en apprenant que ma mère était femme de ménage à Milford, une ville à quelques kilomètres de Maytown.

— Et votre père ? a demandé Henry, que fait-il ?

— Il était mécanicien au garage Carver. Il est mort d'un cancer il y'a huit ans.

— Oh, vraiment désolé...

Mais Henry Guy ne paraissait pas désolé le moins du monde. Ce qui le contrariait avant tout était la différence de classe sociale – pour ne pas dire le fossé – qui existait entre Oliver et moi. Il avait espéré mieux pour son fils qu'une jeune fille issue d'un milieu modeste et qui se destinait au métier, peu glorieux selon lui, de bibliothécaire. Écœurée par cette première entrevue avec les parents d'Oliver, j'étais si en

colère que je pensais sérieusement à rompre. Il n'était pas question pour moi d'être humiliée par la famille du garçon que j'aimais.

— C'est avec moi que tu vas te marier, Cassie, et pas avec mes parents. Alors oublie-les.

— Me marier ?

— Eh bien oui... enfin, si tu acceptes de m'épouser.

J'ai regardé Oliver attentivement, comme pour m'assurer qu'il était bel et bien sérieux. Puis ma colère s'est tout à coup dissipée, et j'ai éclaté de rire.

— Oui ! Oui, bien sûr que je veux t'épouser.

Je me suis précipitée dans ses bras, oubliant tout le reste. J'allais devenir Madame Guy, et c'était tout ce qui comptait.

# I

Le jardin est envahi par une horde d'invités, et je m'aperçois rapidement que je ne connais pas la moitié d'entre eux. Sous les tentes de réception se pressent des quinquagénaires élégamment vêtus, qui discutent de politique et d'économie en dégustant des canapés au saumon. Près de la fontaine, des enfants jouent bruyamment et imitent en riant les carpes qui évoluent dans l'eau fraîche. Et dire qu'il ne s'agit que des fiançailles ! Je vais être obligée de réfréner les ardeurs de cette chère Elizabeth Guy, sans quoi mon mariage ressemblera à celui de la reine d'Angleterre.

— Des fiançailles ? Est-ce que ça n'est pas un peu démodé ? avait demandé ma mère lorsque je lui avais annoncé l'événement.

Si, ça l'était certainement, mais les Guy y tenaient. Elizabeth, surtout. Afin de que nos relations restent à peu près cordiales, j'avais cédé – ce qui avait évidemment soulagé Oliver, ce dernier redoutant un crêpage de chignon en règle en cas de refus de ma part.

Attrapant une coupe de champagne, je rejoins Sally qui fume une cigarette sur la véranda. Notre amitié est demeurée intacte malgré le passage des années.

— Ton cher et tendre n'est pas avec toi ? demande-t-elle tout en me tendant une cigarette que j'accepte volontiers. En général je ne fume pas, mais la nicotine est parfois un précieux soutien pour les nerfs.

— La dernière fois que je l’ai vu, il était en grande discussion avec sa mère. J’ai donc préféré les laisser.

— Tu m’étonnes ! s’écrie Sally en grimaçant. Je lui ai parlé à peine cinq minutes, en arrivant, et je n’ai aucune envie de recommencer. Elle m’a d’abord regardée comme si j’étais un tas de fumier, puis a failli me sauter dans les bras quand elle a compris que j’étais l’héritière Forster. Tant de sincérité, c’est bouleversant…

Sally vient elle aussi d’une famille fortunée, mais ses parents sont très différents des Guy. Ce sont des gens simples, agréables, qui se fichent bien de connaître les revenus annuels de leurs amis ou la marque de leur voiture.

Le champagne aidant, je me détends peu à peu. L’arrivée de ma mère y est aussi pour quelque chose. Heureuse de la voir, je la serre dans mes bras. Son parfum aux notes fleuries me rappelle les petites joies quotidiennes de mon enfance, lorsqu’elle rentrait du travail et que je courais vers elle pour obtenir un baiser. Desserrant mon étreinte, je fais quelques pas en arrière pour la regarder. Vêtue d’une jolie robe d’été jaune pâle et juchée sur des escarpins noirs, elle est particulièrement en beauté. Ses cheveux bouclés, d’une superbe teinte brun sombre, cascadenent librement sur ses épaules. Elle paraît moins que ses cinquante ans et, en ce jour particulier, son sourire ravi est presque celui d’une jeune fille.

— Tu es superbe, ma puce.

— Toi aussi !

— C’est vrai, approuve Sally. Vous êtes resplendissante, Mme Hopkins. Ça tombe bien, cette réception regorge de beaux partis.

Ma mère éclate de rire et secoue la tête.

— Oh non, je n’ai plus l’énergie nécessaire pour séduire un homme ! Mais c’est gentil d’y penser, Sally.

Un pincement de regret me serre le cœur. Je sais bien que ma mère n’a aucune envie de se remettre en couple, et je le déplore. Elle adorait mon père et, bien qu’il soit mort depuis longtemps, elle ne se sent toujours pas prête à refaire sa vie. J’aimerais pourtant la voir heureuse auprès d’un homme bien, un homme qui prendrait soin d’elle et lui permettrait de débiter une nouvelle vie.

— Oh ! Vera, vous êtes venue !

Je tressaille en reconnaissant la voix d’Elizabeth Guy. Ma future belle-mère se dirige vers nous, son corps sculptural moulé dans un tailleur coûteux d’un blanc éblouissant. Elle se livre chaque semaine à cinq heures de sport intensif, sous la houlette d’un coach impitoyable, et il faut bien avouer que cela se voit. Son chignon est impeccable, comme d’habitude, de même que son maquillage. À mon avis, cette femme pourrait traverser une tempête sans que son brushing n’en souffre. Parfois, je me demande si elle est humaine. Peut-être est-elle un cyborg particulièrement évolué, un robot se faisant passer pour une véritable femme. À cette idée, je ne peux m’empêcher d’esquisser un sourire moqueur, que je réprime aussitôt.

— Bien sûr que je suis venue, répond ma mère aussi aimablement que possible. Il s'agit des fiançailles de ma fille, après tout.

— Oui, oui, naturellement... auriez-vous vu Henry ?

— Non, dis-je, pas depuis un moment.

C'est la vérité : mon beau-père s'est contenté de me saluer brièvement, avant de rejoindre ses amis du Country Club. Sans doute est-il en train de jouer au séducteur avec une jeune et jolie femme qui fera semblant d'apprécier ses plaisanteries éculées.

— Dans ce cas, je vais partir à sa recherche. Mesdames, je vous dis à toute à l'heure.

Ma mère pousse un soupir de soulagement, tandis que Sally fait semblant de vomir.

— Bon, dit mon amie en levant sa coupe de champagne, oublions un peu tes affreux beaux-parents, et amusons-nous !

J'acquiesce. Il est vrai qu'il s'agit d'un jour de fête, d'une occasion spéciale, et il serait temps que je commence à en profiter. D'autant plus que nous avons de la chance : le soleil est de la partie, et l'air printanier est délicieusement tiède, rempli d'odeurs d'herbe fraîchement coupée et de fleurs épanouies. C'est une magnifique journée, et je dois dire que la propriété des Guy constitue un cadre idéal pour une réception. La maison, superbe, est une vaste bâtisse en pierre datant du XIX<sup>ème</sup> siècle. Quant au parc, immense étendue verdoyante émaillée de massifs de roses et d'arbres séculaires, il est absolument somptueux. L'endroit où nous vivons Oliver et moi, quoique très agréable, est bien plus modeste.

Une estrade a été dressée au centre de la pelouse, et un groupe de musiciens y prend bientôt place. Fendant la foule compacte qui se presse sur la piste, Oliver me rejoint.

— Ah, enfin ! s'écrie ma mère, le fiancé daigne se montrer !

En riant, Oliver lui dépose sur les joues deux baisers sonores.

— Comment allez-vous, Vera ?

— Très bien, je te remercie.

Ma mère aime beaucoup Oliver. Elle aussi peine à comprendre comment des gens aussi déplaisants qu'Henry et Elizabeth Guy ont pu donner naissance à un garçon si charmant.

Prenant ma main dans la sienne, mon futur mari m'entraîne vers la piste. Serrée contre son torse solide, respirant les effluves de son eau de Cologne, je me sens parfaitement bien, à ma place. Lui seul est capable de me procurer cette douce sensation de sécurité. Quelquefois, je m'interroge encore sur les raisons qui l'ont poussé à me choisir moi plutôt qu'une autre. À l'époque du lycée, son statut de footballeur talentueux lui permettait d'avoir toutes les filles qu'il voulait. Parmi celles qui lui tournaient autour, beaucoup étaient magnifiques. Pour ma part, je suis plutôt quelconque : des cheveux bruns et ondulés, un visage assez banal, des yeux couleur noisette hérités de mon père. Mais il faut croire que quelque chose en moi a particulièrement plu à Oliver. Je lui ai souvent posé la question, mais lui-même a bien du mal à répondre.

— Je crois que je t'ai trouvée différente, voilà... moins futile que la plupart des lycéennes. Tu

avais plus... plus de caractère. Tu ne cherchais pas à plaire à tout prix. Et de toute façon, l'amour ne s'explique pas, non ?

Il a raison. L'amour n'a pas besoin de justifications. Il est là, tout simplement, et il suffit de se laisser porter.

Nous dansons longtemps, au rythme des mélodies entraînantes que jouent les musiciens. Haletante, assoiffée, je m'interromps pour aller chercher un verre. C'est alors que la musique s'arrête, et que le groupe laisse la place à Henry Guy. Celui-ci s'éclaircit longuement la gorge. Sa ressemblance avec Oliver est évidente, à ceci près qu'il est un peu plus petit que son fils, et que son regard ne possède pas la même douceur.

Le bruit des conversations s'éteint, et tous les convives reportent leur attention sur Henry Guy.

— Mes amis, comme vous le savez, nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer les fiançailles de mon fils Oliver. Pour un père, voir son fils accéder au statut d'homme est évidemment émouvant. Cela me remplit de fierté, et je dois dire que...

Brusquement, mon futur beau-père interrompt son discours pompeux – et hypocrite, puisque je sais bien que ce mariage ne le réjouit pas du tout. Blême, pétrifié, il fixe l'entrée de la propriété. Je cherche Oliver du regard, et m'aperçois que lui aussi semble troublé.

En même temps qu'une partie de l'assistance, je me tourne vers le portail pour voir ce qui fascine à ce point Henry Guy.

Un jeune homme vient de pénétrer dans le parc. Il se dirige vers l'estrade d'une démarche nonchalante, les mains glissées dans les poches de son jean. À vue de nez, il n'a sans doute pas plus de vingt-cinq ou vingt-six ans. Il porte un t-shirt noir quelque peu défraîchi, qui détonne avec les tenues des autres invités. Ses cheveux couleur miel sont ébouriffés, et une barbe de trois jours hérissé ses joues.

Brusquement, Elizabeth Guy se précipite vers lui et l'entraîne à l'écart. Tâchant de retrouver une contenance, mon futur beau-père reprend son discours – mais sa voix est mal assurée, hésitante. D'ailleurs, plus personne ne l'écoute. Des murmures parcourent l'assistance.

Qui est donc ce type ? Je suppose tout d'abord qu'il s'agit d'un intrus qui a tenté de s'incruster, mais dans ce cas, pourquoi Oliver et son père paraissent-ils si perturbés ?

Henry Guy achève hâtivement son discours, puis la fête recommence... ou presque. L'ambiance a changé, et une tension nouvelle assombrit l'atmosphère. Elizabeth Guy et le nouveau venu ont disparu.

— Oliver, dis-je en saisissant sa main, qui était ce mec ?

La mâchoire contractée, mon fiancé siffle entre ses dents :

— Wyatt. Mon frère.

La première fois qu'Oliver m'a parlé de Wyatt, nous sortions ensemble depuis à peu près deux

mois. Nous étions en train de boire un verre au drugstore à côté du lycée quand un type maigre aux cheveux rasés est entré et a interpellé Oliver.

— Salut, mec ! Comment tu vas ? Et ton frère, qu'est-ce qu'il devient ?

Oliver et moi n'avions pas vraiment abordé le sujet jusqu'ici mais, puisqu'il n'avait jamais mentionné de frère ou de sœur, je supposais qu'il était enfant unique, comme moi.

Il a eu l'air gêné, et a remué nerveusement sur sa chaise.

— Je sais pas trop... je crois que ça va. Enfin, c'est un peu dur pour lui, forcément...

Le grand type a grimacé.

— Ouais, j'imagine... quand t'iras le voir, tu lui diras que Rick lui passe le bonjour, d'accord ?

Quand le gars aux cheveux rasés s'est éloigné, j'ai questionné Oliver.

— Tu as un frère ? Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ?

— Il n'y a pas grand-chose à dire.

— Mais encore ?

Maintenant que ma curiosité était aiguisée, je n'étais pas prête à lâcher le morceau. Oliver a soupiré longuement, avant de passer nerveusement la main dans ses cheveux blonds.

— En fait, ce n'est pas quelqu'un de très bien... il a eu quelques ennuis avec la justice. Un truc lié à la drogue. Il vendait du shit, et il s'est fait prendre. Il est en taule pour quelques mois. Mes parents ne veulent plus entendre parler de lui.

Plus tard, j'avais découvert que, en plus de ne plus vouloir entendre parler de lui, Henry et Elizabeth Guy l'avaient carrément rayé de leur existence. Ils avaient ôté de leur maison toutes les photos sur lesquelles figurait Wyatt, et feignaient devant des inconnus de n'avoir qu'un seul enfant. Pour des gens comme eux, si soucieux des apparences, avoir un fils délinquant s'apparentait à un déshonneur, à une terrible honte.

Au cours des années suivantes, Oliver n'a eu aucune nouvelle de son frère. De fait, j'ai fini par oublier complètement Wyatt et cessé de poser des questions à son sujet.

Je ne m'attendais évidemment pas à ce qu'il revienne après cette longue absence pour bouleverser nos vies.

## II

C'est la fin d'après-midi. Les invités partent les uns après les autres, laissant derrière eux un monceau d'assiettes sales, des mètres carrés de pelouse piétinée, et des effluves de parfums coûteux qui continuent de flotter dans l'air. Deux jeunes employés s'activent pour remettre de l'ordre.

Ma mère s'en va à son tour, me glissant à l'oreille :

— Je n'ai pas tout à fait compris ce qui s'était passé tout à l'heure, mais tu me raconteras quand tu en sauras plus ?

— Oui, bien sûr.

— J'espère que tu as tout de même apprécié cette journée ?

— Oui maman, ne t'inquiète pas. C'était parfait.

Sally est partie elle aussi. Elle avait rendez-vous avec un jeune commercial rencontré récemment, sans doute sa prochaine conquête. Aussi libre et légère qu'un papillon, elle butine de ci de là sans jamais se poser.

Oliver, visiblement contrarié, fait les cent pas.

— Où sont tes parents ?

— Dans le salon. Ils discutent.

— Et ton frère ?

— Ma mère lui a demandé de partir.

Je ne comprends pas pourquoi Oliver est à ce point en colère. Ses traits harmonieux expriment une fureur à peine contenue, qui me désarçonne. Depuis six ans que nous sommes ensemble, je ne l'ai vu que très rarement perdre ses nerfs. Le retour de son frère devrait plutôt être une bonne nouvelle, même s'il s'est mal comporté par le passé.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Oliver ? Est-ce que tu pourrais m'expliquer ce qui se passe exactement ?

— Ce qui se passe ? C'est pourtant clair, non ? Wyatt est revenu, et mes parents sont loin d'être ravis. Je ne le suis pas non plus, d'ailleurs. Mon frère est un fouteur de merde, et je n'aime pas le savoir dans les parages. Bon... allons dire au revoir et rentrons, d'accord ? Je suis crevé.

La joie de la fête s'est évaporée. Nous nous rendons au salon pour saluer les parents d'Oliver. Tous deux sont tendus, nerveux, et nous regardent à peine. Au moins, pour une fois, j'échappe aux remarques désobligeantes d'Elizabeth Guy.

Sur le chemin du retour, je reste silencieuse. Je sens bien que ça n'est pas le moment de parler de Wyatt. À travers la vitre, je regarde défiler le paysage. La lumière du crépuscule est douce et chaude, et les champs de maïs, alternant avec de vastes pans de forêt, forment une fresque aussi magnifique que paisible. Quelques mois plus tôt, Oliver et moi avons acheté une ancienne ferme rénovée à l'écart de Maytown. Enfin, quand je dis Oliver et moi... lui, surtout. Son père lui a confié la direction de l'une de ses agences, et ses revenus sont bien plus élevés que mon salaire de bibliothécaire. C'est en partie cela que me reprochent les Guy. Selon eux, je m'intéresse avant tout à leur argent. Évidemment, ils ont tout faux : non seulement je me fous de leur fortune, mais je n'ai aucune envie de devenir une femme entretenue et compte bien continuer à travailler après le mariage. Pas question pour moi d'être une femme au foyer dépendante de son mari, et ce même si Oliver a largement de quoi nous faire vivre tous les deux.

Devant la maison – une jolie bâtisse en bardeaux environnée de prés verdoyants – une nouvelle surprise nous attend. Une vieille Ford déginglée est garée devant le portail. Wyatt en descend, un sourire aux lèvres, et nous adresse un signe de la main.

Oliver gare précipitamment la voiture puis se rue vers son frère. Je sors à mon tour du véhicule, étreinte par l'anxiété. Je crains une bagarre entre les deux frères.

— Qu'est-ce que tu fais là, Wyatt ? Comment tu as eu mon adresse ?

— Ça va, calme toi ! J'ai croisé ton ami Chuck, en partant de la fête. C'est lui qui m'a dit où tu habitais. Je vais être franc avec toi, Oliver. J'ai un plan pour un boulot dans la région, mais j'aurais besoin que tu m'héberges un moment. Une semaine... quinze jours maximum. Si ta jolie fiancée est d'accord, bien sûr, ajoute-t-il en m'adressant un clin d'œil.

Je ne sais pas quoi penser de tout ça. Pour être sincère, Wyatt me paraît plutôt antipathique. Je n'aime pas son rictus arrogant, pas plus que son allure négligée et sa voix traînante. Quelque chose en lui

me déplaît, me semble vaguement menaçant. En même temps, il s'agit du frère d'Oliver et, après tout, il n'a pas commis de crime grave. Il a vendu du shit, d'accord, mais même si je n'approuve pas, ça ne fait pas de lui un fou dangereux. Et puis les liens familiaux sont importants, et je trouve ça stupide de les rompre complètement pour une histoire comme celle-là. J'adresse à Oliver un regard qui signifie que ça ne me dérange pas. En soupirant, mon fiancé hoche la tête.

— OK, Wyatt, mais pas longtemps.

— Waouh ! Tant d'affection fraternelle, ça me va droit au cœur.

Wyatt sort du coffre de sa voiture un vieux sac de sport plein à craquer, et souriant largement, demande d'un ton enjoué :

— Alors ? Vous me faites visiter votre palais ?

Oliver a installé son frère dans son bureau, où se trouve un canapé clic-clac. Le repas s'est déroulé à peu près normalement, à ceci près que les deux frères ont à peine échangé trois mots. Je ne comprends toujours pas l'hostilité qui existe entre eux. C'est vrai qu'Oliver, en bon sportif, a toujours détesté tout ce qui a trait à la drogue, aux excès d'alcool, et autres dérives... notre première véritable dispute s'est produite parce qu'il m'avait surprise en train de fumer un joint avec Sally. Mais quand même, ça n'explique pas pourquoi il en veut autant à son frère. Je peux percevoir sa rancune dans chacun des regards qu'il porte sur Wyatt, dans chacun des – rares – mots qu'il lui adresse.

Vêtue de ma chemise de nuit, je me glisse dans le lit aux côtés d'Oliver. Il lit, ou fait semblant de lire. Doucement, je lui ôte le livre des mains et me niche contre son torse.

— Je suis désolé de t'avoir parlé si durement tout à l'heure, chuchote-t-il à mon oreille. J'étais vraiment très énervé.

— Mon amour, dis-moi... c'est quoi, exactement, le problème avec ton frère ? C'est pour cette histoire de drogue que tu lui en veux à ce point ? Il a juste vendu du shit, après tout. OK, c'est vraiment limite, mais il y'a quand même plus grave... il avait quel âge quand il a été arrêté ? Dix-neuf, vingt ? C'était une connerie de jeunesse, c'est tout.

Oliver me caresse les cheveux, enroulant l'une de mes boucles autour de son index.

— Non, ça n'est pas que pour ça... mon frère a toujours été borderline. Le rebelle de la famille, en quelque sorte. À partir de quinze ans, environ, il a commencé à sortir beaucoup, à boire trop, à changer de copine comme de chemise... il se battait souvent, aussi. Et il ne pensait qu'à sa musique, il n'y avait que ça qui l'intéressait. La guitare. Il était mauvais élève, et mes parents étaient désespérés. Après, il s'est mis à fréquenter des types louches et c'est là qu'il a eu ennuis avec la justice. Bref, Wyatt n'est pas fiable, et on ne peut pas compter sur lui.

— Je comprends, mais bon... maintenant il a... quoi ? Vingt-cinq ans ? Tu n'as pas eu de contact

avec lui depuis des années. Il a très bien pu changer.

— Ouais, peut-être... mais ça m'étonnerait.

Je vois bien qu'Oliver n'a plus envie de discuter de son frère. Il me fait taire en m'embrassant, un long baiser qui me laisse haletante. S'étendant sur moi de tout son long, il presse contre ma cuisse son sexe durci, dont je sens la rigidité à travers le tissu de son boxer. Savoir que Wyatt dort à l'autre bout du couloir me met à l'aise et, malgré le désir qui me tenaille, je repousse Oliver en riant.

— Non, mon chéri, pas maintenant...

En grommelant, Oliver cesse ses caresses.

— Et voilà, quand je te disais que c'était un fouteur de merde...

— Arrête un peu ! Il n'y est pour rien. C'est juste que je n'aime pas l'idée qu'il pourrait nous entendre.

— Je sais, ton fameux côté prude... soupire Oliver en levant les yeux au ciel.

— Eh, c'est pas vrai ! dis-je en lui donnant un coup de coude dans les côtes, je ne suis pas prude !

— Ça, tu vas le regretter !

A défaut de faire l'amour, nous jouons à la bagarre et chahutons comme des gosses.

Nous nous endormons tard, serrés l'un contre l'autre, frustrés par notre désir inassouvi, mais heureux.

Le lendemain est un dimanche, néanmoins Oliver a des rendez-vous à l'extérieur. Voilà un trait de caractère qu'il a hérité de son père : sa rigueur, sa discipline dans le travail. On peut reprocher beaucoup de choses à Henry Guy, mais certainement pas d'être un tire-au-flanc. Il est réputé pour être un excellent agent immobilier, et son fils suit la même voie.

Oliver et moi prenons le petit-déjeuner en tête à tête, puisque Wyatt dort encore. Voyant que je m'inquiète, il pose sa large main sur la mienne.

— Ça t'angoisse, de rester seule avec lui ?

— Un peu... je ne sais pas trop quoi lui dire. Tu sais bien que j'ai toujours été gênée avec les gens que je ne connais pas.

Il est vrai que je suis plutôt du genre timide, et que les relations humaines ne sont pas mon fort.

— Ça va aller, tu verras. De toute façon, il n'est pas question qu'il reste ici trop longtemps. Si ça se trouve, son soi-disant plan boulot, c'est un mensonge et il veut juste être logé à l'œil. La semaine prochaine, je le fous dehors.

Tout en remplissant à nouveau nos tasses de café fumant, je lui jette un regard désapprobateur.

— N'oublie pas que c'est ton frère, quand même... au fait, tes parents savent que tu l'héberges ?

Oliver grimace et manque de recracher son café.

— Mon Dieu non ! Tu imagines ma mère, si elle savait que j'accepte de reparler à la brebis galeuse du clan Guy ? *Seigneur, Oliver ! Je refuse que tu fréquentes de mauvais garçons, quand bien même ils seraient de ta famille.*

Son imitation est si réaliste que je ne peux pas m'empêcher d'éclater de rire.

— C'est vrai, mais... elle n'a pas envie de le revoir ? Elle n'est pas soulagée d'avoir des nouvelles après tout ce temps ?

— Elle a eu quelques nouvelles, en fait. Une carte, un coup de fil par ci par là. Tant qu'elle était certaine qu'il était vivant, ça lui suffisait, et à mon père aussi. Mais ils ne veulent qu'ils reviennent à Maytown, parce qu'ils ont honte de ce qu'il a fait. Oui, je sais, ce n'est pas si grave, et ça n'est pas une raison suffisante pour renier son fils. Mais mes parents sont des monstres d'insensibilité, c'est comme ça !

— Justement, ne fais pas comme eux. Ne rejette pas ton frère.

Déposant sa tasse vide dans l'évier, Oliver attrape son attaché-case posé sur le buffet et m'embrasse rapidement.

— Je vais faire de mon mieux, ma puce. Promis. Bon, je me dépêche, sinon je vais être en retard.

Après son départ, je range et fais un peu de nettoyage, laissant juste les céréales, le pain et la confiture sur la table, au cas où Wyatt se lèverait suffisamment tôt pour avoir envie de prendre un petit-déjeuner. Puis, filant sous la douche, je tâche de mettre de l'ordre dans mes pensées. Il faut bien avouer que la présence du frère aîné d'Oliver m'embête un peu, moi aussi. Le mariage est prévu pour dans six mois et, même si ça peut paraître long, j'ai déjà des tas de choses à faire et à organiser. Devoir gérer un problème supplémentaire ne m'enchant pas. Et puis, s'il faut que je sois sincère avec moi-même, ce type ne me plaît pas. Pas du tout. Même lorsqu'il se montre poli, une lueur moqueuse danse dans son regard et ses lèvres semblent esquisser en permanence un petit sourire ironique. La veille, au cours du dîner, j'ai peu parlé avec lui mais il ne m'a pas fait bonne impression. Cependant, je me trompe peut-être, et je préfère attendre de le connaître mieux avant d'émettre un jugement trop sévère. Après tout, il a des circonstances atténuantes. Ses parents l'ont rejeté à cause d'une erreur de jeunesse et, à sa place, je le vivrais sans doute très mal.

Au moment où je sors de la salle de bain, je trouve Wyatt dans la cuisine, en train de se servir du café. Il porte un t-shirt noir à l'effigie d'un groupe de rock des années quatre-vingt, ainsi qu'un caleçon à carreaux passablement défraîchi. Ses cheveux, plus ébouriffés que jamais, se dressent sur sa tête comme s'il avait mis les doigts dans une prise électrique.

— Salut, Cassidy. Ça ne t'ennuie pas si je me sers ?

— Non, je t'en prie, fais comme chez toi. Est-ce que tu veux des œufs, du bacon ?

— Non merci, les corn-flakes me suffiront.

Il prend place à table, verse une généreuse ration de céréales dans un bol, les arrose de lait, puis se met à manger avec appétit. Embarrassée, je ne sais pas quoi faire. Le problème, avec les inconnus, c'est

que j'ai une sérieuse tendance à gaffer. Ma timidité me rend maladroite, et j'ai souvent l'impression d'être aussi délicate qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine. Finalement, Wyatt me donne la solution.

— Tu devrais peut-être t'asseoir, non ? Pas d'inquiétude : je ne mords pas.

Je reprends du café, espérant que tenir une tasse me donnera une contenance, et m'installe en face de Wyatt. J'en profite pour le regarder plus attentivement. Lui et Oliver ont un air de famille indéniable, mais le visage de Wyatt est plus anguleux, et son nez est plus fortement busqué. Il est beau, lui aussi, mais d'une beauté différente, moins parfaite, plus tourmentée. Ses yeux, contrairement à ceux de son frère, ne sont pas uniquement bleus mais tirent sur le vert et son pailletés d'éclats marron.

Voyant que je l'observe, il sourit.

— Tu ne t'attendais pas à me voir débarquer, hein ? En fait, moi non plus je ne pensais pas revenir dans le coin. Mais un vieux pote m'a parlé d'un boulot intéressant, et je me suis dit « pourquoi pas ? » J'espérais que mes chers parents et mon petit frère auraient tiré un trait sur le passé, mais non. À croire que je suis encore trop naïf.

— En ce qui concerne Oliver, je crois qu'il est un peu perturbé, mais ça passera.

— Ouais, sans doute... en tout cas, il a l'air heureux maintenant. Un bon job, une belle maison, une gentille petite femme... que demander de plus ?

Le mépris que contiennent ces paroles me fait tressaillir, et une bouffée de colère me monte à la tête. Peut-être que Wyatt considère que notre vie est ennuyeuse, mais ce n'est pas mon cas. À moi, elle me convient parfaitement. Ou alors, il est jaloux de son frère.

— Tu aurais certainement tout ça, toi aussi, si tu étais allé en classe au lieu de jouer au dealer. Ton quotidien de fils à papa te fatiguait, tu avais besoin de sensations fortes ?

Je n'aurais pas dû prendre la mouche comme ça, mais je n'y peux rien : ses airs supérieur me tapent sur les nerfs.

Wyatt hausse un sourcil.

— Gentille petite femme... je crois que j'ai parlé trop vite.

Souriant toujours, il me lance un clin d'œil, l'un de ces clins d'œil dont il semble être coutumier et qui lui donnent des allures de sale gosse insolent.

Mon opinion est faite : ce type est insupportable.

### III

— Fais pas attention au bordel. Jared est venu, et le week-end a été mouvementé.

Enjambant des bouteilles vides, des piles de vêtements et des cendriers pleins, je navigue jusqu'au divan sur lequel Sally est négligemment affalée. Plus tôt dans la journée, profitant d'une pause à la bibliothèque, j'ai téléphoné à mon amie pour tout lui raconter. Elle m'a invitée à passer la soirée en sa compagnie et j'ai accepté avec enthousiasme, officiellement pour laisser Oliver discuter tranquillement son frère et régler leurs différends ; officieusement, parce que la présence de Wyatt me hérissait.

Je tends à Sally la bouteille de vin que j'ai achetée en venant.

— Ah, soupire-t-elle en la prenant, une bonne biture entre copines, ça me manquait.

Je me laisse tomber à côté d'elle.

— Merci, Sally.

— De quoi ?

— Ton invitation. Tu me sauves la vie !

— À ce point ? C'est ton beau-frère qui te gonfle ?

— Il est là depuis deux jours seulement, et je ne le supporte déjà plus. Hier matin, au petit-déjeuner, on s'est à moitié engueulés. Heureusement, il avait des trucs à faire et je ne l'ai pas vu pendant le reste de

la journée.

— Je n'ai pas eu le temps de bien le regarder aux fiançailles, mais il a l'air sacrément sexy, non ?

Dans le genre gueule cassée, éprouvé par la vie...

— Sally ! Je croyais que tu avais quelqu'un.

— Jared ? C'est une friandise, rien de plus.

Sally va chercher deux verres à la cuisine, ainsi qu'une coupelle remplie d'olives vertes et un sachet de chips.

— Après, ce sera pizza surgelée. Ça te va ?

— Si tu la fais décongeler d'abord, oui.

Je goûte le vin, savoure la douce chaleur que l'alcool me procure. Quel bonheur d'être là, avec Sally, plutôt que de dîner en face de Wyatt ! C'est vrai que son appartement est un véritable capharnaüm, et qu'elle ne sait pas cuisiner, mais j'adore passer du temps avec elle. Elle est toujours de bonne humeur, joyeuse, débordante de projets. Depuis deux ans, elle s'occupe de la carrière de jeunes artistes, essentiellement des peintres et des sculpteurs. Les murs de son salon sont ornés de toiles colorées. Peu après avoir débuté son activité, Sally est tombée folle amoureuse d'un peintre colombien, un séduisant brun ténébreux qui lui a promis monts et merveilles avant de lui avouer qu'il était en réalité marié et père d'une petite fille. Depuis, elle s'est jurée de ne plus jamais s'attacher à un homme.

Tout en mangeant la pizza – qui ressemble un peu à du carton – nous bavardons gaiement. Elle me raconte ses aventures avec Jared, et je lui explique ce que j'ai prévu pour le mariage. Naturellement, Sally sera mon témoin. Oliver, lui, a choisi Chuck, son ami d'enfance. En ce qui concerne le lieu, nous avons opté pour un magnifique manoir victorien néo-gothique. Elizabeth Guy aurait préféré que la réception se déroule chez elle, mais je n'ai pas cédé là-dessus. Ce manoir me fait rêver depuis mon plus jeune âge. Je demandais souvent à ma mère de faire un détour, lorsque nous étions en voiture, pour passer devant et pouvoir l'admirer.

— Je n'en reviens pas, me dit Sally en me resservant un verre, tu vas te marier ! Franchement, j'ai encore du mal à y croire... je nous revois au lycée, comme si c'était hier. Le temps est passé tellement vite...

— C'est vrai que si on m'avait dit, à cette époque, que je marierais à vingt-trois ans... je pense que je ne l'aurais pas cru, moi non plus.

— Il y'a quand même un truc qui m'intrigue... ça ne t'ennuie pas de n'avoir jamais couché avec d'autres mecs ? Tu ne dis pas que ça pourrait être mieux avec un autre ? Enfin, tu n'en as testé qu'un, alors...

J'éclate de rire, et manque d'avaler de travers. C'est une question typique de Sally !

— Non, puisque je sais qu'Oliver est l'homme de ma vie. Je n'ai jamais eu envie d'en *tester* un autre, comme tu dis.

— C'est fou ce que c'est romantique !

— Tu peux te moquer, mais je t'assure que c'est vrai !

En fait, j'ai eu des petits copains avant Oliver, mais rien de sérieux. Nous n'avons pas dépassé le stade des baisers et des caresses maladroitement. C'est avec Oliver que j'ai perdu ma virginité et découvert les plaisirs du sexe. Bien qu'étant plus expérimenté que moi, il s'est montré doux, prévenant et attentif. Je ne me suis jamais demandé comment ce serait avec un autre, puisqu'il m'a toujours comblée sur ce point. Et puis, j'aime l'idée d'être la femme d'un seul homme.

Peu avant minuit, je rentre à la maison. Je pensais trouver les deux frères en pleine discussion, mais ça n'est pas le cas. Oliver est seul dans le salon, installé devant la télé. Une bouteille de bière à moitié vide est posée devant lui, sur la table basse. Il est rare qu'il boive de l'alcool, hormis lorsqu'il est contrarié.

— Ça ne s'est pas bien passé, avec ton frère ?

— Plus ou moins. On a un peu de mal à communiquer. Là il est parti au *Downtown* – tu sais, le café-concert près de la nationale – pour rencontrer le proprio. Je crois qu'il va s'occuper de la programmation, quelque chose comme ça.

— Donc, son plan boulot, c'était vrai ?

— Apparemment oui.

M'asseyant sur le canapé, je me serre contre Oliver et l'embrasse dans le cou. Sa peau est lisse et douce, son odeur m'enivre. Je laisse courir mes doigts sous sa chemise, caresse ses abdominaux, remonte jusqu'à ses pectoraux bien dessinés. Même s'il ne pratique plus le football de façon intensive, il entretient sa forme physique avec des séances régulières de course et de natation. Je devrais peut-être en faire autant, mais le sport, ça n'est pas mon truc. De toute façon, j'apprécie mes formes généreuses, et je ne tiens pas à les perdre. Oliver, lui aussi, aime mes hanches larges, mes cuisses légèrement rondes et mes fesses rebondies. Selon lui, mon corps est une « ode à la féminité ». Bon, il exagère, mais ça fait toujours plaisir à entendre.

En gémissant, Oliver me renverse sur le canapé et me plaque sous lui.

— Eh non, pas ici ! Et si Wyatt rentrait ?

— Il m'a dit pas avant deux ou trois heures du matin... ça nous laisse beaucoup de temps.

En partie rassurée, je me laisse aller au plaisir que me procurent les caresses d'Oliver, le contact de ses lèvres sur ma peau frémissante. Il me déshabille lentement, tout en couvrant mon corps de baisers. Puis, se remettant debout, il ôte à son tour ses vêtements. J'admire sa silhouette athlétique, puissante. La vue de son sexe tendu m'excite terriblement. Impatiente, je lui fais signe d'approcher. Son visage change d'expression et ses yeux bleus s'assombrissent, s'allument d'un éclat assourdi que je reconnais comme étant celui du désir. Lorsqu'il me pénètre, je cambre mes reins pour lui permettre de venir en moi plus profondément. Nous gémissons ensemble, mêlant nos souffles. Puis Oliver entame un lent va et vient, et nous nous laissons tous deux emporter par le plaisir.

Le mardi matin, je commence le travail à dix heures, c'est-à-dire deux plus tard que d'habitude. Ce matin-là, pourtant, je me réveille en retard. Le radioréveil indique neuf heures trente, et Oliver est parti depuis longtemps. En jurant tout haut, je me hâte vers la salle de bain. Après une douche de trois minutes à peine, je m'habille rapidement et fais l'impasse sur l'étape maquillage. Je prends seulement le temps de brosser mes boucles brunes. De toute façon, la plupart des clients de la bibliothèque sont de vieilles dames charmantes, qui se fichent bien de mon apparence. Depuis quelques temps, ma collègue Tania et moi mettons en place de nouveaux ateliers pour attirer d'autres générations de visiteurs, mais la population de Maytown est vieillissante, ce qui ne nous facilite pas les choses. Beaucoup considèrent que notre ville est un paradis pour retraités, qui n'a pas grand-chose à offrir aux jeunes. C'est peut-être vrai, mais je suis attachée à cet endroit et je compte bien participer, au moins un peu, à son renouveau. Oliver, lui, aimerait déménager dans une grande ville, à Philadelphie ou à Harrisburg. Je ne suis pas vraiment d'accord avec ça, et c'est un de nos rares sujets de discorde.

Je descends à la cuisine, avale une tasse de café tiède, attrape un toast au passage puis me rue au-dehors.

Wyatt se trouve sur la véranda. Il fume une cigarette, tout en contemplant le paysage campagnard. Je pensais qu'il dormait encore et, étonnée de le voir, je m'arrête.

— Salut, Cassie !

Je n'apprécie pas qu'il utilise mon surnom, réservé à mes proches. Néanmoins, je m'efforce de me montrer aimable.

— Salut, Wyatt. Ça c'est bien passé, pour ton boulot ?

— Très bien. En fait, je suis pris, je commence la semaine prochaine. Tu vois, je ne vais pas vous embêter longtemps.

— Tu ne nous embêtes pas.

Je ne dois pas paraître très convaincante, parce que Wyatt sourit, de cet insupportable sourire ironique qui lui donne l'air si moqueur.

— Tu mens mal, Cassie. C'est évident que tu ne m'aimes pas. Mon passé de délinquant te fait peur ?

— Non, ça n'a rien à voir avec ça.

Cette fois, je ne mens pas. Je me fiche de savoir qu'il a déconné quand il était plus jeune. Ce qui me dérange, c'est... en fait, je ne sais pas précisément ce qui me dérange. Sa façon de parler comme s'il méprisait la terre entière, sans doute. Son regard perpétuellement amusé, aussi. C'est idiot, mais je crois que le tatouage qu'il a sur le bras, et que son t-shirt à manches courtes dévoile en partie, y est aussi pour quelque chose. J'ai toujours eu l'impression que la plupart des gens se font tatouer pour de mauvaises raisons, pour des questions de mode ou pour se donner un genre, espérant sûrement qu'un dessin sur la peau fera d'eux de vrais caïds ou des filles hyper-cool. Pour ma part, je trouve les tatouages plutôt vulgaires, et souvent laids.

En bref, Wyatt ne m'inspire rien de bon.

— Écoute, je suis désolée, mais... il faut que je file au travail.

— Tu bosses à la bibliothèque, c'est bien ça ?

— Oui, pourquoi ?

— Pour rien, juste comme ça. À plus tard, Cassie.

Je le salue d'un signe de tête, puis m'éloigne vers la voiture. En démarrant, je m'aperçois que mes mains tremblent légèrement, et que mon cœur bat un peu trop vite. Je ne comprends pour quelle raison Wyatt produit sur moi un tel effet.

Il me rend vraiment nerveuse, mal à l'aise, et je déteste ça.

Les journées à la bibliothèque passent toujours incroyablement vite. Les Guy trouvent peut-être que ce n'est pas une profession très prestigieuse mais moi, je l'adore. Je suis chargée du catalogue, passe les commandes, organise des ateliers, des rencontres avec des auteurs, et aiguille les visiteurs. Je m'efforce de constituer un fond intéressant, comprenant à la fois des œuvres destinées au grand public et des ouvrages plus pointus. Tania et Valerio, mon nouveau collègue fraîchement embauchés, sont adorables. Travailler avec eux est un vrai plaisir. C'est aussi pour ça que je n'ai pas envie de déménager. Je ne suis pas sûre de retrouver une ambiance aussi agréable dans une autre bibliothèque. Ici, je me sens à place. L'odeur des livres, le silence qui règne dans les allées, le bruit des pages que l'on tourne... tout cela me plaît. J'aime également les après-midi lecture organisés pour les enfants. J'adore voir leurs yeux s'écarquiller quand je lis des contes, entendre leurs réactions spontanées, leurs soupirs d'émerveillement et leurs cris d'étonnement. Ça me donne presque envie de devenir mère, même si je m'estime encore trop jeune pour franchir le pas. J'ai souvent imaginé avoir une petite fille, à qui je raconterais des histoires avant de dormir, que j'emmènerais au parc, et en promenade au bord de la mer... mais, pour l'instant, ce n'est qu'un projet, un rêve que je ne suis pas prête de concrétiser. Pas avant d'avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, je pense.

En fin d'après-midi, alors que je suis en train de ranger des livres en compagnie de Valerio, quelqu'un m'interpelle.

Reposant les livres, je me redresse et découvre Wyatt accoudé à une étagère.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ce qu'on fait généralement dans une biblio : je viens emprunter des livres.

— Tu aimes lire, toi ?

Je me rends tout de suite compte que j'ai parlé d'une façon dédaigneuse, méprisante, et je me mords les lèvres. De quel droit est-ce que je le juge ainsi ? Visiblement, il n'est pas vexé. Éclatant de rire, il hoche vigoureusement la tête.

— Oui, beaucoup.

Retrouvant son sérieux, il s'approche de moi et me demande à voix basse :

— Est-ce qu'on pourrait se voir, après ? On pourrait prendre un verre ensemble, au bar juste à côté.

Histoire de se connaître mieux.

L'espace d'une seconde, j'hésite. Je ne suis pas certaine d'en avoir envie. Mais, en même temps, il a fait le premier pas, il fait preuve de bonne volonté, et c'est quand même mon futur beau-frère... en fin de compte, j'accepte.

— OK, faisons ça. Je termine dans une demi-heure.

— D'accord, je t'attendrai là-bas. En attendant, je vais choisir mes livres.

Tandis qu'il examine les rayonnages, je ne peux pas m'empêcher de l'observer. Il est grand, presque autant qu'Oliver – qui mesure un mètre quatre-vingt-douze – mais moins musclé, plus svelte. Sa façon de se déplacer m'évoque celle d'un félin, d'un tigre apparemment paisible mais qui reste susceptible d'attaquer à tout moment. Il y'a en lui quelque chose de dangereux, dont je ne comprends pas tout à fait la nature, mais qui me fait frémir.

— C'est qui le type charmant avec qui tu discutais ? me glisse Tania.

— Charmant ? Ça se voit que tu ne le connais pas... c'est le frère d'Oliver.

— Je ne savais pas qu'il avait un frère. En tout cas, il est plutôt mignon...

— Mais pas très sympathique, je t'assure.

Après la fermeture, je rejoins Wyatt. Il est assis en terrasse. Le soleil allume dans ses cheveux épais des reflets couleur feu. Je m'attable en face de lui, esquissant un sourire crispé. La situation est un peu gênante. L'arrivée du serveur crée une diversion bienvenue. Nous commandons deux bières puis, se renversant dans sa chaise, Wyatt allume une cigarette.

— C'est cool que tu sois venue. J'ai pensé que ça serait bien qu'on puisse se parler un peu, faire connaissance... tu vois ?

Du coin de l'œil, je lorgne sur les livres qu'il a choisis à la bibliothèque et qui sont posés entre nous sur la table. Il y'a un thriller de John Grisham, un classique de Charles Dickens, et deux romans de Stephen King. Oliver, lui, n'aime pas beaucoup lire. Il manque de patience. J'ai souvent essayé de lui donner le goût de la lecture, sans succès. Il bouquine de temps en temps, essentiellement des polars, mais ça ne fait pas partie de ses activités favorites. Heureusement, nous partageons beaucoup d'autres choses. Nos goûts cinématographiques et musicaux, notamment. Nous adorons passer de longues nuits à visionner l'intégrale des œuvres de Dario Argento ou de Stanley Kubrick, serrés l'un contre l'autre sur le canapé, en dévorant des M&M's.

Le serveur nous apporte nos bières. Je bois une longue gorgée. La bière est bien fraîche et parfumée, délicieuse.

— Pourquoi tu es revenu dans la région, Wyatt ? Enfin, je veux dire... si j'avais des parents comme les tiens... je n'aurais sans doute pas eu envie de retourner vivre près de chez eux.

— En fait, j'enchaînais les petits boulots quand mon ami Sam m'a appelé pour me proposer de travailler pour lui. C'est lui qui a repris le *Downtown*. Je me suis dit que c'était une occasion à ne pas rater. En plus, Sam me laisse jouer de temps à temps.

— Ok, mais dans ce cas, pourquoi ça n'est pas chez lui que tu loges ?

Les yeux de Wyatt, taillés en amande et étirés vers les tempes, se plissent et s'assombrissent. Un rictus de colère crispe sa mâchoire. D'un geste brusque, il écrase son mégot dans le cendrier.

— Parce que j'avais envie de revoir ma famille, mon frère en particulier. Je pensais qu'on pouvait se rapprocher, lui et moi, si on passait quelques jours ensemble. Ça te paraît si dingue que ça ?

— Non, bien sûr que non !

— Mais si ma présence est un tel problème pour vous deux, je peux...

— Pas du tout ! Ne t'énerve, ça n'est pas ce que j'ai dit. Je me pose des questions, c'est tout. Oliver a l'air de vraiment t'en vouloir, et je ne comprends pas pourquoi.

Wyatt hausse les épaules, et fait pensivement tourner une cigarette encore éteinte entre ses doigts.

— Ça a toujours été compliqué, entre nous... lui, il était le bon fils, le gentil petit Oliver, la fierté du clan Guy... moi, j'étais le mouton noir, la brebis galeuse. En gros, j'étais le brouillon, et lui le produit fini. A cause de ça, on s'est pas mal engueulés. Mais ça n'empêche que j'ai quand même envie de renouer avec lui.

Pour la première fois, j'ai le sentiment que Wyatt a laissé de côté son cynisme, son insolente désinvolture, et qu'il est sincère. Malheureusement, ça ne dure pas. Un sourire moqueur éclot sur ses lèvres.

— J'aime beaucoup Oliver, puisque c'est mon petit frère, mais... entre nous, franchement, tu le ne trouves pas chiant à mourir ? Je suis sûr qu'il fait l'amour comme un fonctionnaire, en regardant sa montre.

Je me lève vivement et, pendant une seconde, j'hésite à lui lancer le fond de mon verre de bière à la tête. Mais je me retiens – c'est beaucoup trop cliché.

— Maintenant, je sais pourquoi Oliver t'en veut. Parce que tu es un sale type, tout simplement.

Je m'éloigne à grandes enjambées, sans regarder en arrière.

## IV

Je n'ai pas raconté l'incident à Oliver et, au cours des jours suivants, les choses se passent à peu près normalement. Les deux frères parviennent à se parler sans que la conversation vire à la dispute, ce qui est déjà une victoire. Wyatt est fréquemment à l'extérieur. Il a commencé à travailler, et passe le plus clair de son temps au *Downtown* ou avec ses amis. C'est parfait, comme ça je n'ai pas à le croiser trop souvent. Nous n'avons pas évoqué notre brève sortie au bar mais, apparemment, elle lui est sortie de l'esprit. Chaque fois qu'il me croise, il me gratifie de l'un de ses clins fameux d'œil et sourit comme si de rien n'était.

Vendredi après-midi, après le travail, Sally et moi allons à Harrisburg pour choisir ma robe de mariée. Je préfère y'aller avec elle plutôt qu'avec ma mère ce qui, à mon avis, rendrait les choses trop solennelles. Je suis suffisamment nerveuse comme ça, pas la peine d'en rajouter.

Sally a allumé l'autoradio et chante à tue-tête, couvrant la voix de Cindy Lauper.

De mon côté, je réfléchis à ma tenue. J'imagine quelque chose d'élégant, mais de sobre. Pas de fanfreluches, de chantilly ou de longue traîne encombrante. Du crème ou du blanc cassé plutôt que du blanc pur. Évidemment, il n'est pas question de montrer la robe à Oliver avant la date fatidique. Je ne suis pas superstitieuse, mais autant mettre toutes les chances de son côté, non ?

La boutique se situe au bout d'une large avenue commerçante. Dans la vitrine se côtoient d'élégantes robes ornées de dentelle, des voiles immaculés et de superbes diadèmes qui étincèlent dans la lumière de cette belle journée d'avril.

Immédiatement après avoir franchi la porte d'entrée, je remarque un modèle qui me plaît. Il s'agit d'une courte robe en dentelle, de style vintage, dotée à la taille d'un long ruban de satin. En fait, j'ai un tel coup de cœur pour cette tenue que je prends à peine le temps d'examiner les autres.

Une vendeuse s'approche. Juchée sur des talons vertigineux, vêtue d'un tailleur à la coupe impeccable et auréolée d'un nuage de parfum capiteux, elle hoche la tête et me décoche un sourire approbateur.

— Je suppose que vous êtes la future mariée ? Cette robe vous irait à merveille, je pense. Bien sûr, ce n'est pas tout à fait un modèle classique... certaines femmes préfèrent opter pour une tenue plus conventionnelle. Mais si vous cherchez quelque chose d'un peu différent, en revanche, celle-ci est parfaite. Voulez-vous l'essayer ?

J'acquiesce avec enthousiasme, et me glisse dans la cabine d'essayage. Lorsque j'en ressors, Sally pousse un cri admiratif.

— Mon Dieu, Cassidy... tu es magnifique !

Son regard est si chargé d'émotion que les larmes me montent aux yeux. Je m'empresse de les essuyer d'un revers de main. Je n'ai pas pour habitude de me laisser aller devant des inconnus.

— Oh non, gémit Sally en battant furieusement des paupières pour empêcher ses propres larmes de couler, je déteste ces conneries sentimentales !

La vendeuse émet un petit rire haut perché.

— Ne vous sentez pas gênées. Ici, vous savez, nous sommes accoutumés aux larmes de joie ! Attendez, ajoute-t-elle à mon intention, je vais vous apporter des chaussures.

Une minute plus tard, pourvue d'une paire de jolis escarpins, j'observe attentivement mon reflet dans le grand miroir en pied. Cette robe est splendide et, pour une fois, je me trouve vraiment belle. La plupart du temps, j'ai une fâcheuse tendance à me focaliser sur mes défauts, mais pas aujourd'hui. Le tissu épouse mes formes à merveille, et sa teinte écrue convient parfaitement à mon teint.

— Formidable ! s'écrie la vendeuse, elle vous va à ravir ! Nous n'aurons même pas besoin de la retoucher. À moins, bien sûr, que vous ne souhaitiez des modifications.

— Non, je ne crois pas. Elle est idéale ainsi.

— C'est aussi mon avis.

La robe est chère, mais le prix reste raisonnable par rapport à ce que m'aurait coûté ma tenue si j'avais écouté Elizabeth Guy. Elle aurait préféré que je fasse appel à un couturier pour réaliser une robe sur mesure. J'ai évidemment refusé. Il aurait fallu que ma future belle-mère participe financièrement, et Oliver et moi tenons à payer une grande partie du mariage nous-même.

— Je meurs de faim, me dit Sally sur le chemin du retour. On va manger un morceau ? Tu es libre,

ce soir ?

— Libre comme l'air ! Oliver dine au restau avec des investisseurs, et il rentrera tard.

— Génial ! Nous allons donc manger quelque part, puis boire des verres jusqu'au bout de la nuit. Qu'est-ce que tu dirais du *Downtown* ? Il paraît qu'il y'a souvent des groupes sympas depuis qu'il a rouvert.

— Non ! Pas le *Downtown*. C'est là-bas que bosse Wyatt.

— Justement, rétorque Sally avec un sourire gourmand. Je suis sûre que je peux réussir à l'amadouer et à le rendre beaucoup plus agréable...

J'éclate de rire et finis par dire oui. Après tout, il y'aura sans doute beaucoup de monde, et si ça se trouve nous ne le croiserons même pas. Quoi qu'il en soit, je ne vais pas m'empêcher d'aller quelque part sous prétexte que ce crétin y est aussi.

Mais lorsque Sally se gare sur le parking du *Downtown* – un long bâtiment en briques aux allures d'entrepôt –, une soudaine angoisse me noue l'estomac. L'idée que je vais peut-être voir Wyatt me cause une curieuse appréhension. Secouant la tête, je chasse cette sensation idiote. Je me fiche de ce type.

— Allez, dis-je à mon amie d'une voix enjouée, allons faire la fête !

La salle est peu remplie, pour le moment. Sur scène, un groupe de rock joue une musique bruyante et entraînante. Quelques danseurs isolés sautillent en rythme sur la piste.

Sally et moi commandons du poulet frit, des frites et de la bière. Nous nous installons à une table libre, suffisamment loin de la scène pour pouvoir discuter sans hurler. Tout en mangeant avec appétit, mon amie balaye l'endroit du regard.

— Aucune trace du beau Wyatt... soupire-t-elle. Dommage.

— Tu sais, il s'occupe surtout de la programmation, du contact avec les musiciens... il n'est pas toujours là.

À peine ai-je dit ça que mon odieux beau-frère entre dans la salle par la porte derrière le bar. Sally essuie précipitamment ses doigts grasseyés sur une serviette en papier, puis lui adresse de grands signes.

— Eh, Wyatt !

Je tente de faire taire mon amie, mais trop tard. Wyatt nous a vues, et se dirige nonchalamment vers notre table.

— Salut, les filles. Comment allez-vous ?

— Tu te souviens de moi ? lui demande Sally. On s'est croisés aux fiançailles. Je suis la meilleure amie de Cassie.

— Non, désolé. Je suis resté très peu de temps... mais c'est bizarre parce que, d'habitude, je me souviens toujours des jolies filles.

Son ton charmeur est celui d'un baratineur de première. Ça ne semble pas déranger Sally, qui minaude comme une adolescente.

— Tu bois un verre avec nous, Wyatt ?

— J'aimerais beaucoup, mais pas tout de suite. Je vais jouer juste après.

— Oh, c'est vrai ? Tu es musicien ?

— Oui, et grâce à mon ami Sam, qui est le proprio, je peux monter sur scène de temps en temps.

— Tu vas chanter quoi ? Des reprises ou des compos ?

— Un peu des deux.

— J'ai hâte d'entendre ça !

— À tout à l'heure, Sally, dit-il en lui lançant un regard prometteur.

À moi, en revanche, il ne dit pas un mot.

— Quel est le problème ? me glisse Sally une fois qu'il s'est éloigné. Il a l'air sympa !

— Avec toi, oui.

Je bois une longue gorgée de bière, comptant sur l'alcool pour apaiser ma nervosité. C'est plus fort que moi : dès qu'il se trouve dans les parages, je suis fébrile. Je devrais m'être habituée à sa présence, puisqu'il habite à la maison depuis près d'une semaine, mais ça n'est pas le cas.

Un quart d'heure plus tard, le groupe de rock quitte la scène. Entretemps, d'autres personnes sont arrivées, et la salle se remplit peu à peu.

Après une courte pause, durant laquelle les enceintes diffusent de la musique enregistrée, Wyatt monte sur scène à son tour, muni d'une guitare. Il ne se présente pas, ne salue pas le public. En silence, il réajuste le micro, prend place sur un tabouret, puis se met à chanter et... je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau. Sa voix est chaude, grave, rocailleuse, tour à tour caressante et éraillée. Ses doigts courent avec aisance le long des cordes de la guitare, arrachant à l'instrument des plaintes déchirantes. La chanson est une ballade, apparemment l'une de ses propres compositions. Empreintes de tristesse, les paroles évoquent un voyage solitaire.

Je ne comprends pas comment un type aussi insupportable peut produire une si belle musique, chanter avec tant de sensibilité et de délicatesse. Sally elle-même, qui est pourtant si volubile, reste muette.

Les dernières notes s'éteignent lentement, suivis par un tonnerre d'applaudissement. Imperturbable, Wyatt se prépare pour le second morceau. Il s'agit cette fois d'une reprise de Bob Dylan. Une fois de plus, un frisson me parcourt. Il est véritablement doué, bien plus que je ne l'imaginai.

À la fin de son tour de chant, il marmonne un simple « merci » puis s'éclipse discrètement.

— Eh ben, souffle Sally, il est bourré de talent, ce garçon. J'irais bien le féliciter.

— Non, c'est bon ! On l'a assez vu. Vraiment. Je ne supporte pas ce type, je te l'ai déjà dit.

Je m'aperçois que j'ai haussé le ton. Sally paraît étonnée de ma véhémence et, à vrai dire, moi aussi.

— Bon, d'accord... mais ça ne te dérange pas, si j'essaie de... enfin, tu vois ?

— Non, pas du tout ! Fais ce que tu veux avec lui. Mais quand je ne suis pas là, de préférence.

— Ça marche. Je reviendrai au *Downtown* le week-end prochain. Seule, cette fois-ci, ajoute-t-elle avec un large sourire.

Je lui souris en retour, honteuse de cette fugitive bouffée de colère dont je ne comprends pas la raison.

Il est un peu plus d'une heure du matin lorsque Sally me dépose à la maison, mais la voiture d'Oliver n'est toujours pas là. Quand il a des rendez-vous d'affaires, ce n'est pas rare qu'il rentre à deux ou trois heures. Souvent, les dîners au restaurant sont suivis de quelques verres dans un bar et parfois même d'une virée en boîte. Heureusement que j'ai entièrement confiance en lui, sinon, je serais constamment dévorée par la jalousie. Mais Oliver est un homme fiable et qui, je le sais, est profondément attaché à certaines valeurs. C'est aussi pour ça que je l'aime tant. Déjà à dix-sept ans, il était très différent des autres garçons de son âge, plus sérieux, moins futile.

La vieille Ford de Wyatt, en revanche, est garée devant le portail. J'espère qu'il est couché.

Malheureusement, à peine suis-je rentrée que je tombe nez à nez avec lui. Au moment même où j'atteins le palier de l'étage, il sort de la salle de bain, torse nu et les cheveux mouillés. Je ne peux pas m'empêcher de le regarder. Il est harmonieusement musclé, sans excès. Le tatouage que j'avais fugacement aperçu court jusqu'à son épaule. Il s'agit d'un étrange motif dont la forme évoque des griffes. Il en possède deux autres : un dragon chinois qui s'enroule sur l'un de ses pectoraux, et un dessin apparemment tribal au-dessus de la hanche. Je me demande s'il a des tatouages supplémentaires en des endroits plus intimes, ce qui me fait rougir sur le champ. N'osant pas soutenir son regard, je baisse les yeux. L'air semble s'être tout à coup chargé d'électricité. Embarrassée, je fais quelques pas en arrière tandis que Wyatt s'avance ; et, bientôt, je me retrouve coincée entre lui et le mur du couloir. Mon cœur s'accélère et ma nuque se couvre d'une fine pellicule de sueur. Je cherche désespérément quelque chose à dire, sans succès. Parler du concert, peut-être ? Oui, c'est ça, parler du concert et lui dire que je l'ai trouvé fabuleux, mais... aucun son ne franchit mes lèvres. Lui aussi reste silencieux, ce qui accroît mon malaise. Il se tient si près de moi que je peux percevoir l'odeur sa peau, mêlée à celle du gel douche épicié – une odeur si enivrante que la tête me tourne un peu. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Wyatt est un type plutôt séduisant, c'est vrai, et il dégage une sorte de grâce féline qui, j'imagine, doit subjuguier de nombreuses filles... mais je ne suis plus une ado. J'ai passé l'âge d'être troublée par un garçon uniquement parce qu'il exhibe son torse et joue bien de la guitare.

— Cassie... murmure Wyatt en s'approchant encore un peu plus près. Si près que nos lèvres sont sur le point de se toucher.

Retrouvant mes esprits, je le bouscule et me glisse rapidement dans ma chambre, dont je ferme violemment la porte derrière moi. Appuyée contre le battant, je ferme un instant les yeux. Qu'est-ce qui me prend, bon sang ? L'effet de l'alcool ? Je n'ai pourtant pas bu au point d'être soule.

Tremblante, je me déshabille et me mets au lit. Je n'ai même pas pris la peine de me démaquiller, mais je m'en moque. Je veux seulement dormir, et oublier tout ça... mais, évidemment, c'est impossible. Incapable de trouver le sommeil, je me tourne et me retourne en repassant dans ma tête les événements de la soirée.

Oliver rentre peu après deux heures du matin. Quand il se glisse à mes côtés dans le lit, je fais semblant de dormir. Je suis sûre qu'il pourrait deviner ma culpabilité rien qu'au son de ma voix.

En fait, je ne sais pas ce qui est le pire : que Wyatt ait failli m'embrasser, ou que j'en ai eu terriblement envie...

## V

Je me réveille le lendemain matin avec l'estomac noué, et je fonce sous la douche en espérant que l'eau chaude suffira à me laver de ma honte. Je ne comprends toujours pas les raisons du trouble qui s'est emparé de moi la veille au soir. Chaque fois que je pense à Wyatt, à son torse nu, aux mèches de cheveux mouillés tombant devant ses yeux clairs, je ne peux pas m'empêcher de frissonner. Je suis en colère contre lui, bien sûr, parce qu'il a osé jouer les séducteurs avec la future femme de son frère – mais, en réalité, je suis surtout en colère contre moi-même à cause de mon attitude ridicule. Je n'en reviens pas d'être restée bêtement devant lui, sans bouger ni savoir que dire, comme un lapin devant un serpent. C'est peut-être le mariage. Le stress des préparatifs, la peur de l'engagement, la conscience des responsabilités que cela implique... oui, c'est sûrement ça ! Je suis fatiguée, perturbée, la tête en vrac, et c'est pour cette raison que je ressens des choses si étranges. J'ai entendu dire que les futures mariées vivent souvent des trucs de ce genre. Quelques temps avant de faire le grand saut, certaines se mettent à flipper complètement, embrassent un inconnu, s'enfuient à l'autre bout du pays, ou décident même – temporairement – de tout arrêter. Après tout, il s'agit quand même d'une décision importante, et ça n'est donc pas étonnant de perdre un peu la tête avant le jour J... non ?

Lorsque je descends dans la cuisine, je m'aperçois en regardant par la fenêtre que la voiture de

Wyatt n'est plus là. Il est déjà parti. Pour m'éviter ? Ce serait surprenant, de la part d'un type débordant d'assurance et qui se fiche à peu près de tout en dehors de sa musique. Il ignore les notions de morale et de respect, et je doute qu'il se sente mal ou culpabilise pour avoir tenté de séduire la fiancée de son frère.

Je tourne en rond toute la journée, incapable de me concentrer sur quoi que ce soit. Il fait une chaleur digne d'un été de canicule et, l'après-midi, je m'endors dans la chaise longue installée à l'arrière de la maison. C'est Oliver qui me réveille en rentrant du travail. Dans mon sommeil, je sens sa bouche qui se pose sur mon front, mes joues, puis mes lèvres. Ouvrant lentement les yeux, je découvre son beau visage penché sur moi, ses yeux bleus à l'expression rieuse qui m'enveloppent d'un regard tendre.

— Eh, la belle au bois dormant... tu vas attraper des coups de soleil.

J'enlace les puissantes épaules d'Oliver et l'attire contre moi. Sa joue est douce, lisse et chaude. Frotter doucement ma peau contre la sienne me procure un merveilleux sentiment de réconfort. Son odeur familière m'apaise instantanément et, le visage enfoui dans son cou, je pousse un long soupir de satisfaction. Le pauvre, s'il savait que, quelques heures auparavant, j'ai été tentée d'embrasser son frère...

— Est-ce que Wyatt t'a dit quand il comptait partir ?

Oliver s'écarte de moi et me dévisage longuement.

— Il y'a un problème, ma puce ? Vous vous êtes engueulés ?

L'espace d'un instant, j'hésite à tout raconter à Oliver. C'est sans doute ce que je ferais si Wyatt était le seul en tort, mais la culpabilité m'empêche de parler.

— Non, non, pas du tout ! C'est juste que... il y'a le mariage à préparer et, enfin... j'ai envie d'être seule avec toi, tu comprends ?

— Moi aussi j'ai envie d'être seul avec toi. A mon avis, Wyatt ne devrait pas rester encore très longtemps. Il doit aller visiter un appartement bientôt. Franchement, moi aussi j'ai hâte qu'il s'en aille... ça va un peu mieux entre nous, mais je crois qu'on ne sera jamais très proches. On est trop différents.

J'acquiesce. Ça, oui, ils sont différents ! C'est le moins qu'on puisse dire. S'il n'y avait pas cette vague ressemblance physique entre eux, je peinerais à croire qu'ils sont frères.

— Au fait, tu n'as pas oublié que nous dînons chez mes parents, ce soir ?

Oh non ! Ça m'était complètement sorti de l'esprit. Je n'ai aucune envie de passer la soirée en compagnie d'Elizabeth et Henry Guy, d'autant plus qu'ils ne savent toujours pas que Wyatt est chez nous et qu'il va falloir faire attention à ne pas commettre de gaffe. En plus je suis crevée, mon moral est tout au fond de mes chaussettes à cause de ce qui s'est passé – ou plutôt, de *ce qui aurait pu se passer* – avec le frère d'Oliver, et je n'ai aucune envie de supporter mes beaux-parents pendant plusieurs heures. J'adresse à Oliver une petite moue désolée.

— Ça, mon amour, ça veut dire que tu avais zappé et que tu n'as aucune envie d'y aller... je me trompe ?

— C'est fou comme tu me connais bien !

— OK, j'ai compris, j'y vais tout seul... mais tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! ajoute-t-il en souriant. Demain, je t'emmène dans un super restau et nous passons la soirée ensemble, rien que tous les deux. Et l'après-midi aussi, puisque je n'ai pas de rendez-vous. Enfin si tu en as envie, bien sûr !

— Évidemment !

C'est exactement ce dont j'ai besoin : passer un bon moment avec Oliver afin d'oublier toute cette histoire.

Le soir venu, une fois Oliver parti chez ses parents, je fais les cent pas dans la maison en espérant que Wyatt finisse par rentrer. C'est bien la première fois que j'attends son retour. En fait, j'ai besoin de m'expliquer avec lui, au moins brièvement. De lui dire que... que quoi, au juste ? Je ne sais pas vraiment, mais peu importe... il faut que je lui parle. Après, quand nous aurons mis les choses à plat, je pourrai reléguer cet épisode dérangeant au fin fond de ma mémoire.

Au bout d'un moment, perdant patience, je prends ma voiture pour me rendre au *Downtown*. Il s'agit d'une jolie Mustang décapotable à la carrosserie rouge sang, qu'Oliver m'a offerte un an plus tôt. Elle est magnifique, mais je m'en sers rarement et elle passe le plus clair de son temps dans le garage. Elle est un peu trop puissante et tape-à-l'œil à mon goût. D'ordinaire, je préfère utiliser la Toyota dont Oliver se sert pour aller travailler, mais il l'a prise pour aller chez ses parents. Je suis sûre que Wyatt se moquerait de moi s'il me voyait dans cette voiture luxueuse. Quelque chose du genre : « Incroyable ! Tu es devenue une vraie Guy, maintenant ! » Lui, en revanche, ne ressemble pas du tout à un jeune homme de bonne famille. Ses tenues négligées, ses joues mal rasées et ses cheveux un peu trop longs lui donnent plutôt des airs de vagabond. Je l'imagine assis dans le salon de ses parents, à l'heure du thé, et ne peux m'empêcher de rire. Pas étonnant que les Guy aient du mal à assumer leur fils ! Ça ne tient pas seulement à son passé de petit délinquant, j'en suis certaine, mais aussi à sa singularité. Il n'a pas grand-chose de commun avec le reste de la famille. C'est le seul aspect de Wyatt qui me paraît sympathique. Lui et moi sommes un peu les moutons noirs du clan Guy, ceux qui font tache sur les photos de groupe ou autour du repas de Noël. Au moins, nous avons un point commun...

Me faufilant dans la foule qui se presse à l'intérieur du *Downtown*, je hèle l'une des serveuses qui s'affairent derrière le bar. La pauvre fille a l'air épuisé, débordée par l'affluence de clients. Lorsque je lui demande si Wyatt est là, elle me jette un regard suspicieux. Elle s'imagine sans doute que je suis une groupie, ou l'une des innombrables filles avec lesquelles, je suppose, il doit passer son temps à flirter. Hurlant presque pour dominer la musique, je précise :

— Je suis la femme d'Oliver, le frère de Wyatt.

La serveuse hausse les épaules, et finit par me désigner la porte de service.

— Il est en haut, dans le local. Faut passer par là et monter au premier.

Je la remercie puis me dépêche d'y aller avant qu'elle change d'avis. Je monte les escaliers quatre à quatre, et me trouve devant une porte close sur laquelle est indiquée « administration ». Un instant,

j'hésite. Ce n'est peut-être pas une si bonne idée que ça, finalement... mais c'est trop tard pour changer d'avis. Inspirant une grande goulée d'air, je frappe contre le battant.

— Entrez !

Je m'exécute, malgré mon cœur qui bat la chamade. J'en suis convaincue, à présent : c'est une très mauvaise idée. Il aurait mieux valu ne plus jamais reparler de cette histoire, attendre que Wyatt quitte la maison et cesser tout contact avec lui.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me demande Wyatt sans prendre la peine de dissimuler sa surprise.

Il est assis devant un bureau encombré de piles de papiers et de deux ordinateurs portables. Je remarque qu'il porte des lunettes. C'est la première fois que je le vois avec, et je dois avouer que ça lui va très bien. Le contraste entre son allure plutôt négligée et l'élégance un peu stricte de la monture le rend terriblement sexy. Brusquement, j'oublie les raisons de ma venue. Muette et embarrassée, je ne sais plus quoi dire. Mes pensées se délitent, s'emmêlent, jusqu'à se muer en une bouillie informe. Tout à coup, je suis assaillie par une bouffée de chaleur qui transforme mon visage en un brasier incandescent. Détournant les yeux, je fixe résolument le mur en espérant ainsi retrouver une contenance. C'est alors que la vérité remonte à la surface de ma conscience. La vérité que j'ai voulu me cacher à moi-même. Je ne suis pas venue là pour m'expliquer avec Wyatt. Je suis venue parce que j'avais besoin de le voir, parce que je ne cesse de penser à lui depuis qu'il s'est tenu si près de moi la veille au soir, et que j'avais envie d'expérimenter de nouveau cette enivrante proximité. Oui, voilà la vérité ; et, aussi déplaisante qu'elle soit, je suis maintenant obligée de la regarder en face.

Wyatt se lève, contourne le bureau pour s'approcher de moi. Avalant péniblement ma salive, je balbutie :

— Je voulais te voir pour... pour...

Peine perdue... je suis incapable de prononcer un mot de plus. De toute façon, ça ne sert à rien. Je ne suis pas convaincante. Wyatt plonge son regard dans le mien. Un regard sérieux, empreint de gravité, dépourvu pour une fois de toute trace d'ironie. Nous avons dépassé l'un et l'autre le stade des faux-semblants, nous savons tous deux ce qu'il en est.

— Wyatt...

— Tais-toi...

En une fraction de seconde, tout bascule – et c'est comme si le sol s'ouvrait littéralement sous mes pieds, me projetant vers un abîme aussi terrifiant que vertigineux. Wyatt m'embrasse, s'empare fiévreusement de mes lèvres tout en me poussant contre le bureau. Un courant électrique d'une puissance inouïe me transperce les reins. En gémissant, je plaque instinctivement mon corps contre celui de Wyatt, tendant mon bassin vers le sien. J'ignorais qu'un simple baiser pouvait produire un tel effet. Chaque fibre de ma chair vibre et frémit. Sans cesser de m'embrasser, Wyatt me soulève pour m'asseoir sur le bureau. Je noue mes jambes autour de ses hanches, et perçois la rigidité de son sexe à travers la toile du jean. Ce contact achève de me faire perdre la raison. Je ne pense plus à rien, je veux seulement que ce baiser

continue encore et encore, que cette étreinte ne finisse jamais. J'oublie qu'il s'agit de Wyatt Guy, qu'il est le frère d'Oliver, que je vais bientôt me marier... en dehors de cette bouche pressée contre la mienne, de ces mains qui se glissent sous mon chemisier et effleurent ma peau, plus rien n'existe. Mon univers tout entier se réduit à lui, à Wyatt, à cet homme que je déteste et dont les lèvres expertes me procurent pourtant des sensations d'une intensité sans pareille. Je le désire à tel point que mon ventre en est douloureux.

La porte du local s'ouvre brusquement, mettant fin à notre étreinte. Un jeune homme trapu se tient dans l'embrasement. Souriant, il adresse à Wyatt un regard entendu, qui semble vouloir dire « décidément, tu ne peux pas t'empêcher ! » C'est alors que ma stupidité me saute aux yeux. Sans doute emmène-t-il régulièrement des filles dans cette pièce. Il les saute à la hâte, puis les oublie et repart en quête d'une nouvelle proie. Je ne suis qu'un trophée de plus à son tableau de chasse – trophée d'autant plus savoureux que je suis la fiancée de son frère. Cette situation l'excite sûrement. Une façon de se venger d'Oliver, de la façon dont il lui a tourné le dos au moment de son incarcération. Et moi, là-dedans, je ne suis qu'un instrument, un simple outil. Pendant qu'il m'embrassait, j'ai cru que quelque chose de fort, d'intense, se passait entre nous. Quelle conne ! Non seulement j'ai trompé l'homme que j'aime, mais en plus je me suis fait avoir en beauté. Je me dégoûte. L'euphorie des dernières minutes a laissé place à un écoëurement proche de la nausée.

— Désolé, je repasserai tout à l'heure...

Le jeune homme referme la porte, me laissant de nouveau seule avec Wyatt. Sauf que cette fois-ci, je n'ai plus du tout envie de l'embrasser.

— Eh merde, dis-je en lissant tant bien que mal mes vêtements froissés, j'en reviens pas... comment j'ai pu faire un truc pareil ? Je suis vraiment trop conne.

Wyatt s'adosse contre le bureau et, croisant les bras, me toise avec un mélange de dédain et d'amusement. Oubliés, sa douceur et son sérieux... il redevient un sale gosse moqueur – ce qu'il n'a jamais cessé d'être, en fait. C'est juste que j'ai été assez bête pour croire le contraire.

— Quoi ? T'as pas aimé ?

— Ça n'a rien de drôle. Vraiment pas. Oliver est un type merveilleux, je l'aime, et...

Wyatt soupire bruyamment. Son sourire désinvolte s'efface brusquement.

— Oui, je connais la rengaine... Oliver est parfait, Oliver est sans défauts... un ange ! Laisse-moi te dire un truc, Cassidy : tu ne le connais peut-être pas si bien que ça. Lui aussi à ses failles, tu sais.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Qu'il a quelqu'un d'autre, qu'il me trompe ?

Wyatt hausse les épaules.

— Mais non ! C'est pas son genre. Non, je disais juste qu'il n'est pas si irréprochable que tu le penses.

J'ai une folle envie de le gifler, au point que j'en ai des fourmis dans les mains.

— T'es un vrai salaud, une belle ordure ! Ça ne te suffit pas d'embrasser la fiancée de ton frère, il faut en plus que tu le traînes dans la boue !

— Eh, ça va, je ne t'ai pas forcée !

— En fait, tu n'es pas revenu dans la région pour renouer avec ta famille, mais pour te venger... tu es vraiment le pire des connards.

Des larmes me montent aux yeux. Je refuse de me montrer si faible devant Wyatt. Essuyant mes yeux d'un revers de main, je me précipite dans le couloir puis vers l'escalier, impatiente de sortir du *Downtown* pour respirer l'air nocturne.

— Attends, Cassie ! Tu te trompes complètement, reviens, on peut quand même...

Je n'entends pas la fin de sa phrase, je suis déjà loin. De toute façon, je ne veux pas l'écouter. Je me fous de ce qu'il a à me dire. Je le hais.

En fait, ce n'est pas tout à fait exact : c'est surtout moi-même que je hais...

## VI

Lorsqu'on est en colère, c'est toujours commode de pouvoir s'en prendre à quelqu'un d'autre, de se passer les nerfs sur celui ou celle qui est à l'origine de notre rage. Mais c'est plus compliqué quand on ne peut blâmer personne d'autre que soi.

Je sais bien que je suis la seule fautive. Wyatt est un vrai salaud, un pauvre type, mais il a raison sur un point : il ne m'a pas forcée. C'est moi qui me suis laissée prendre à son jeu de séduction minable, moi qui suis venue le voir au *Downtown*. Et c'est vrai que je n'ai pas beaucoup résisté... en vérité, j'ai répondu à son baiser sans me poser de questions. Si ce type n'était pas entré dans le local, je sais très bien comment tout ça aurait fini... j'aurais couché avec Wyatt, c'est certain, et à l'heure qu'il est je me sentirais encore plus mal.

La journée du dimanche, qui devait être agréable, se révèle un véritable supplice. Oliver et moi allons nous promener dans les collines, à quelques kilomètres de la maison. Je suis obligée de feindre la joie et l'insouciance, alors que j'ai le cœur et l'âme en charpie. Je ne pensais pas être capable d'une telle chose. Je ne pensais pas me transformer un jour en une femme infidèle, dépourvue de sens moral. Non seulement j'ai trahi Oliver, mais en plus, avec son propre frère. C'est abject, je le sais. Je n'ose imaginer ce qui se passerait si Oliver l'apprenait. Évidemment, il voudrait annuler le mariage et ça, pour moi,

c'est impossible. J'ai beau ne pas le mériter, je l'aime et je tiens à devenir sa femme. Je n'ai donc pas d'autre choix que de lui mentir, bien que cela soit un crève-cœur. Jusqu'à aujourd'hui, nous n'avions pas de secret l'un pour l'autre. À cause de moi, le mensonge et la dissimulation se sont insinués entre nous comme un poison. Malgré le soleil radieux, la beauté de la campagne sous le ciel printanier, je ne parviens pas à me détendre. Chaque baiser d'Oliver, chacun de ses gestes tendres me rappellent cruellement mes fautes. C'est si dur de ne rien pouvoir dire, de faire semblant en permanence. Je voudrais que tout ça ne soit jamais arrivé, revenir en arrière et effacer mes conneries d'un simple coup de chiffon. Dommage que la vie ne soit pas si simple ! Parler à Sally me ferait sans doute du bien, mais j'ai tellement honte de ce que j'ai fait que j'hésite à me confier à elle. Certaines choses sont pénibles à avouer, même à sa meilleure amie.

Le soir venu, Oliver m'emmène dîner à la pizzeria Delfino, dans le centre de Maytown. Quand nous étions au lycée, nous adorions cet endroit. Nous y venions pour fêter les bons événements ou décompresser après une journée difficile. Au fil des ans, nous avons conservé ce rituel. Dès que nous franchissons la porte de la pizzeria, nous retrouvons l'insouciance de notre adolescence. Enfin, d'habitude... cette fois-ci, je suis tellement nerveuse que je dois me forcer pour manger. Le délicieux vin rouge que nous sert Pietro Delfino, le patron de la pizzeria, ne m'est pas non plus d'un grand secours.

— J'ai appris, pour votre mariage. Félicitations !

J'adresse à Pietro un sourire incertain. Il a assisté aux débuts de notre relation, à l'évolution de notre histoire, et se comporte envers nous un peu comme un père. Après qu'il se soit éloigné, Oliver se penche vers moi.

— Est-ce que tout va bien ? Tu as l'air un peu... ailleurs, dans la lune.

— Non, tout va bien ! Je suis simplement préoccupée par le mariage. Toutes ces choses à organiser, c'est...

— Rassure-moi : tu as toujours envie de te marier ?

— Bien sûr ! Évidemment que je veux t'épouser.

Pour la première fois depuis le début de la journée, je suis parfaitement sincère.

Satisfait de ma réponse, Oliver boit une gorgée de vin qu'il savoure lentement. Son portable sonne, interrompant la dégustation. Voyant qu'Oliver fronce les sourcils en lisant le message qu'il vient de recevoir, je suis assaillie par une bouffée d'inquiétude. Et si Wyatt lui avait tout raconté ? Je suis certaine qu'il en serait capable. Ce mec est nuisible, sûrement malveillant. Alors que je crispe ma main sur le rebord de la table, Oliver m'adresse un sourire radieux qui dissipe toutes mes craintes.

— J'ai une nouvelle qui va te faire plaisir ! Wyatt a trouvé un appartement, il déménage dans quelques jours.

Tout à coup, je respire de nouveau. Le poids qui pesait sur ma poitrine depuis la veille au soir se dissipe comme par enchantement. Wyatt s'en va ! Je suis sûre que tout va rentrer dans l'ordre, désormais. Débarrassés de son influence toxique, Oliver et moi allons retrouver notre quotidien paisible. Bientôt,

toute cette histoire ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Soudain pleine d'optimisme, je lève mon verre pour porter un toast et le heurte doucement contre celui d'Oliver.

— À nous, mon amour ! À notre avenir.

— Tu es sûre que ça va, Cassie ?

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à me poser cette question ? Même Sally s'y met, à présent. Occupée à orner ses ongles d'une épaisse couche de vernis carmin, elle lève moi un regard inquiet. L'ennui, avec Sally, c'est que je ne peux rien lui cacher. Ses yeux sont des rayons X qui me sondent jusqu'à l'âme. Secouant la tête, je grimace un vague sourire.

— Wyatt va bientôt vous foutre la paix, tu devrais être aux anges !

— Je le suis ! Je suis vraiment ravie, et soulagée, mais...

— Mais quoi ?

Trois jours se sont écoulés depuis la soirée à la pizzeria Delfino, et Wyatt s'en va demain. Je pensais que son départ imminent suffirait à apaiser ma culpabilité, au moins en partie, puisque tout ça sera bientôt derrière moi – malheureusement, ce n'est pas le cas. J'ai toujours honte de ce que j'ai fait, mais ça n'est pas ça le pire... non, le pire, c'est que j'ai envie de recommencer. Tout le temps. Dès qu'il me frôle, j'imagine ses mains sur mon corps, ma peau frémissant sous ses caresses, mes lèvres se tendant vers les siennes. Il suffit que son regard m'effleure pour que les battements de mon cœur s'accélèrent, que ma gorge se noue et que jambes se changent en coton. Je suis si perturbée que je ne supporte plus qu'Oliver me touche. Comment pouvoir faire l'amour avec lui alors que, tandis qu'il va et vient en moi, je pense à son frère ? C'est la première fois que je vis une telle situation, la première fois qu'un autre homme qu'Oliver me fait un tel effet... et pour couronner le tout, il s'agit de son frère ! Le destin peut être vraiment tordu, quand il s'y met. Avant même que je puisse les endiguer, des larmes me montent aux yeux. Je tente de balbutier quelques mots pour rassurer Sally, mais un sanglot me soulève la poitrine et me coupe le souffle.

— Mon Dieu, Cassie ! Qu'est-ce qui se passe ?

Sally me prend dans ses bras et, la tête posée sur son épaule, je laisse couler mes larmes. Que c'est bon de pouvoir s'abandonner ainsi ! Au bout de quelques minutes, un peu calmée, j'aspire une grande goulée d'air puis me lance. Je raconte tout, absolument tout, sans omettre le moindre détail. Le premier incident dans le couloir. Nos baisers passionnés au *Downtown*. Mes doutes et mes tourments.

— Oh, merde... lâche finalement Sally. C'est... waouh, je ne sais pas quoi dire ! Ça ne te ressemble tellement pas.

J'ai peur de la décevoir, mais son regard n'exprime rien d'autre qu'une profonde bienveillance. Doucement, elle pose sa main sur la mienne. Touchée par ce geste affectueux, je pleure de plus belle.

— Et en ce qui concerne Wyatt, me demande calmement mon amie, est-ce qu'il a des sentiments pour toi ?

— Non, dis-je en secouant vivement la tête, pas du tout ! Il s'amuse, c'est un séducteur. La preuve : il t'a draguée, et ça ne l'a pas empêché de m'embrasser peu de temps après.

— C'est plutôt moi qui l'ai dragué, en fait... et toi, tu as des sentiments pour lui ?

— Non, absolument pas ! Il m'attire, c'est vrai, je ne sais pas pourquoi... mais j'aime Oliver, je l'aime plus que tout.

Sally hoche lentement la tête, passant la main dans ses cheveux.

— C'est une situation compliquée, vraiment compliquée... franchement, je ne sais pas quoi te dire. Si tu aimes vraiment Oliver, alors l'important c'est de te concentrer sur ton couple. Tu as seulement du désir pour Wyatt, et ça ne vaut pas le coup de gâcher ton mariage pour ça. En fait, ça n'est pas si étonnant, quand on y pense... enfin, je veux dire... tu n'as connu qu'Oliver. Ça été ton premier vrai petit ami, et le seul. Tu vas bientôt l'épouser, ce qui est quand même très stressant. Alors tout ça conjugué... tu es perturbée, c'est normal, et tu ressens des trucs bizarres. Mais ça ne durera pas !

Séchant mes larmes, j'esquisse un vague sourire. Mon dieu, pourvu que Sally dise vrai ! Pourvu qu'elle ait raison !

Épuisée, je prends congé de Sally peu après vingt-deux heures. Sur le chemin du retour, j'essaye de me concentrer sur les préparatifs du mariage. Ce qui est déjà prêt. Ce qui reste à faire. Acheter les éléments de décoration qui égayeront la salle de réception du manoir. Prendre rendez-vous avec le traiteur. Choisir un photographe.

Malheureusement, mon esprit vagabonde, batifole et s'égare.

Une fois parvenue à la maison, alors que je traverse le jardin, j'entends des éclats de voix provenant du salon. La porte-fenêtre donnant sur la terrasse est ouverte, découpant un rectangle de lumière jaune. De là où je me trouve, je peux voir Oliver et Wyatt arpenter la pièce à grands pas furieux. Mon intuition me dit de ne pas bouger, de ne pas faire de bruit, de façon à ce qu'ils ne s'aperçoivent pas de ma présence. Immobile dans la pénombre, je tends l'oreille.

— Tu as prévu de lui en parler, Wyatt ? De lui dire ce que j'ai fait, c'est ça ? Pour te venger ?

— Mais non ! Je ne vais rien lui dire. Merde, Oliver, pour qui tu me prends ! Je me suis sacrifié pour toi, putain ! J'ai...

— Justement, tu pourrais t'en servir contre moi.

— Je ne suis pas revenu pour ça ! Je t'ai dit la vérité : Sam m'a proposé un super boulot, et j'en avais marre de galérer. Je me suis dit que ce serait une bonne chose de revenir, et que toi et moi on pourrait peut-être renouer. Franchement je ne t'en veux pas, vraiment pas, tout ça c'est du passé. Tu crois

quoi ? Que je ne me suis jamais senti seul, pendant tout ce temps ? Je pensais que ça serait bien pour moi de me rapprocher de ma famille. Bon, apparemment je me suis planté... aucune importance, de toute façon, puisque je me barre demain. On n'aura plus à se voir si on n'a pas envie, OK ?

Je ne comprends rien à cette conversation, rien du tout. De quoi parle Wyatt ? Qu'est-ce qu'Oliver lui a fait ? Quelle est cette chose dont Oliver ne veut pas que son frère me parle ? Je me sens complètement perdue. Les paroles de Wyatt, prononcées lors de notre entrevue au *Downtown*, me reviennent en mémoire. *Je disais juste qu'il n'est pas si irréprochable que tu le penses*. Et s'il avait raison, en fin de compte ? Oliver a peut-être fait quelque chose de mal, quelque chose dont il a honte et qu'il ne m'a jamais confié. Peut-être que je ne le connais pas si bien que ça, que je ne sais pas vraiment qui il est. D'ailleurs, lui non plus ne me connaît pas vraiment... il ne sait pas que je suis le genre de fille à tromper son fiancé peu de temps avant le mariage, que je peux me comporter comme une véritable... oui comme une véritable salope, il n'y a pas d'autre mot. Brusquement, j'ai la sensation que notre relation repose presque entièrement sur des bases friables, gangrénées par le mensonge et les non-dits.

Feignant d'arriver juste à l'instant, je pénètre dans le salon en lançant un « salut tout le monde ! » faussement enjoué. Immédiatement, Oliver et Wyatt cessent de se disputer.

— Ça va, ma puce ? demande Oliver en déposant un rapide baiser sur mes lèvres. C'était bien, ta soirée avec Sally ?

— Oui, super ! Vraiment super.

— Je vais me coucher, annonce Wyatt. Bonne nuit.

Wyatt quitte la pièce d'une démarche apparemment désinvolte, mais je devine néanmoins sa colère à la façon dont il crispe les poings, se détourne de son frère sans le regarder.

Je demande à Oliver :

— Vous vous êtes engueulés ?

Embarrassé, il secoue vaguement la tête.

— Non, pas vraiment... enfin si, un peu, pour des conneries. Rien d'important.

Je suis étonnée de l'aplomb avec lequel il me ment. Pourtant je ne le questionne pas davantage, je ne lui confie pas avoir entendu leur dispute.

J'ai la sensation que, pour découvrir le mystère qui entoure les deux frères, je ne pourrai compter que sur moi-même.

## VII

Ça y'est, Wyatt est parti. Je devrais être ravie, sauter dans tous les sens, mais ça n'est pas le cas. Pas du tout.

En fait, il me manque, aussi incroyable que ça puisse paraître.

Dès que je pense à lui, je suis envahie par une bouffée d'agacement, en même temps qu'un flux de désir me parcourt de part en part. Souvent, j'ai envie de téléphoner à Sally pour lui en parler – mais

comment expliquer à quelqu'un ce qu'on ne comprend pas soi-même ? Je reste donc seule avec mes doutes, mes interrogations, en espérant que je finirai par y voir plus clair.

En ce qui concerne « le mystère », je ne suis pas plus avancée non plus. J'ignore toujours ce qui s'est passé entre les deux frères, ce qu'a fait Oliver, et quel est le sacrifice dont parlait Wyatt. *Je me suis sacrifié pour toi...* Je me demande ce qu'il entendait par là.

— Alors, comment tu les trouves ?

La voix d'Oliver me tire de mes pensées. Agenouillé dans le salon au milieu des cartons fraîchement déballés, il me tend l'un des chandeliers que nous venons de recevoir. C'est moi qui ai eu le coup de cœur pour ces objets dans une boutique de Harrisburg, et ai voulu les intégrer à la décoration du manoir. C'est vrai qu'ils sont magnifiques, mais je dois dire que, pour le moment, la décoration de la salle de réception est le cadet de mes soucis. Je pensais que les quelques mois précédant le mariage seraient merveilleux, remplis du bonheur de l'attente, d'impatience et d'optimisme. En fait, c'est tout le contraire. Un voile terne, permanent, assombrit toutes mes pensées.

— C'est super, mon amour ! La salle va être magnifique.

Je crains que mon enthousiasme sonne faux mais, apparemment, Oliver ne remarque rien.

Le lendemain, à la bibliothèque, Sally m'apporte un début de solution. Elle passe en fin d'après-midi pour emprunter des livres sur l'art, et s'aperçoit immédiatement que quelque chose ne va pas.

— Tu as une tête de déterrée ! s'écrie-t-elle en déposant les lourds ouvrages sur le comptoir d'enregistrement.

— Merci du compliment. En fait, je ne dors pas très bien en ce moment...

— Si tu le dis... marmonne-t-elle en me lançant un regard entendu. Écoute, Cassie... je sais que tu traverses une période compliquée. Pourquoi tu ne prendrais pas quelques jours de vacances ?

— Je travaille, et...

— Juste un week-end. Tu pourrais partir vendredi en fin d'après-midi, et revenir lundi matin. Je te donne les clés du chalet, mes parents n'ont pas prévu d'y aller avant le mois d'août.

Je m'apprête à refuser, puis me ravise. Après tout, ce n'est pas une mauvaise idée. Quitter la ville quelques temps me ferait sans doute du bien. Le chalet dont parle Sally est une jolie maison de vacances qui appartient à ses parents, et qui se situe au bord d'un lac de montagne. C'est un lieu calme, apaisant, idéal pour se retirer momentanément du monde. Finalement, j'acquiesce.

— D'accord, Sally. Merci.

— Tu passes chez moi ce soir pour récupérer les clés ?

— Parfait, on fait comme ça. Vraiment, Sally... merci, merci beaucoup.

— De rien, ma belle ! dit-elle en me gratifiant d'un sourire qui, immédiatement, me réchauffe le cœur.

Le plus difficile reste à faire : annoncer à Oliver que je pars au chalet sans lui. Je suis certaine qu'il le prendra mal. Et, en effet, je ne me trompe pas. Dès que j'évoque ce week-end en solitaire, à la fin du

dîner, Oliver repose ses couverts et, se renversant dans sa chaise, me regarde d'un air déçu qui me tord l'estomac.

— Tu veux partir sans moi ? Pourquoi ? Enfin... je comprends que tu aies besoin d'avoir des moments à toi, de temps en temps, mais... il y'a le mariage à préparer, et on ne s'est pas beaucoup vus ces dernières semaines à cause de mon boulot. Alors, je pensais que tu aurais envie qu'on fasse des trucs tous les deux, plutôt que de partir toute seule.

— Je m'en vais seulement trois jours, mon chéri. C'est simplement qu'avec ce stress, les préparatifs, tout ça... j'ai besoin de me retrouver un peu, c'est tout. De me reposer.

À la façon dont Oliver se lève pour débarrasser la table, je devine qu'il est furieux. Vraiment furieux. Plus qu'il ne veut bien le montrer.

— Franchement, Cassie, je ne sais plus quoi penser... tu es différente depuis que Wyatt est venu à la maison. Est-ce qu'il t'a dit quelque chose ?

Mon cœur se met à battre plus vite. C'est le moment de jouer finement, si je veux découvrir le fin mot de l'histoire.

— Comment ça ? Qu'est-ce qu'il aurait pu me dire ?

Embarrassé, Oliver frotte nerveusement ses paumes l'une contre l'autre.

— Non, rien, je disais ça comme ça... je te trouve juste un peu bizarre, c'est tout.

Apparemment, il n'est toujours pas décidé à me dire la vérité. Je devrais peut-être lui avouer que j'ai surpris la dispute avec son frère. Pourtant, je m'abstiens ; au fond, je crois que j'ai peur d'apprendre sur Oliver quelque chose qui me ferait vraiment du mal, quelque chose qui changerait irrémédiablement l'opinion que j'ai de lui. Et peut-être même mes sentiments à son égard.

— Ne m'en veut pas, s'il te plait... c'est important pour moi. Seulement trois jours, mon amour, promis !

— Tu sais, Cassie, si tu n'as plus envie de m'épouser, il suffit de le dire.

Son ton blessé, empreint de tristesse, me fait prendre conscience qu'il est véritablement inquiet. Et malheureux, sans doute. Bouleversée, je m'approche de lui, noue mes bras autour de son cou puissant et dépose un baiser sur sa joue. Pourquoi a-t-il fallu que Wyatt revienne ? Nous étions si bien, avant, si heureux et insoucians...

— Ne t'inquiète pas, je vais revenir vite, et je penserai à toi tous les jours.

Me hissant sur la pointe des pieds, j'appuie mon front contre celui d'Oliver et nous restons ainsi longtemps, en silence, enlacés dans la pénombre qui envahit peu à peu la maison.

Dans la voiture, sur la longue route qui me mène au chalet, je retrouve un peu de ma bonne humeur. J'ai allumé l'autoradio, me suis permis une cigarette, et je chante d'une voix fausse, discordante, que je

suis heureusement seule à entendre. L'après-midi est superbe et, sous le ciel radieux d'un bleu éclatant, défilent de magnifiques paysages. Il y'a longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien. Libre, sans entraves. Mes pensées s'apaisent, s'allègent, volent avec la brise chaude qui pénètre par les vitres entrouvertes. Pour une fois, j'apprécie de conduire la Mustang. Rapide, elle fend l'air en sifflant, glisse aisément le long de l'asphalte qui brille et miroite sous le soleil. J'ai hâte d'arriver à destination, de profiter du chalet et du lac.

J'ai emporté une pile de livres, et je compte passer ces trois jours à bouquiner, à me promener dans les environs et à boire des bières bien fraîches sur la terrasse. Lorsque j'ai appelé ma mère un peu plus tôt dans la journée pour lui dire que j'allais passer trois jours au chalet, elle a paru surprise.

— Est-ce que tout va bien, avec Oliver ? Vous ne vous êtes pas disputés, au moins ?

— Non, pas du tout ! J'ai juste besoin d'être un peu seule.

— Bon, d'accord... tu me le dirais, si quelque chose n'allait pas ?

— Bien sûr maman ! Ne t'inquiète pas.

J'ai bien senti qu'elle n'était pas dupe. Quelquefois, ça m'énerve d'être à ce point incapable de dissimuler mes véritables sentiments. Je suis aussi transparente qu'un livre ouvert.

Il y'a environ deux heures de route pour aller au chalet. Détendue, j'en profite pour observer la nature resplendissante : arbres aux frondaisons épaisses et verdoyantes, torrents tumultueux dégringolant le long des contreforts, fleurs tout juste écloses. Ce décor de rêve invite à la sérénité, au calme.

J'atteins le chalet en fin d'après-midi. Il s'agit d'une jolie maison en bois située en bordure de forêt, qui fait face à un lac profond et clair. En sortant de la voiture, je respire avec plaisir l'air chaud et chargé de riches senteurs végétales. Cet endroit me rappelle tout un tas de bons souvenirs d'enfance. Chaque été, les parents de Sally me proposaient de me joindre à eux. Je passais des jours merveilleux à explorer les bois en compagnie de mon amie, à pêcher à l'épuisette et à chahuter dans l'eau fraîche du lac. La nuit, dans la petite chambre sous les combles, nous discutons jusqu'à tomber de sommeil et piquions parfois des fous rires sonores qui nous valaient une réprimande de la part de ses parents. Nous passions aussi beaucoup de temps à embêter Kim, la sœur aînée de Sally, pour qui nous n'étions que de sales gosses insupportables. Ces étés étaient fabuleux, empreints de magie. Que tout ça me parait loin, à présent !

Une fois dans la maison, j'ouvre toutes les fenêtres, laissant la lumière inonder les pièces. Je range ensuite les provisions que j'ai achetées juste avant de partir, puis ouvre une canette de bière et sors sur la terrasse pour profiter du soleil. Assise à même le sol, le dos appuyé contre la façade, je savoure la bière. Quelquefois, la solitude est vraiment une bénédiction.

À la tombée de la nuit, je dîne dans le salon en regardant un vieux film sur le câble. Après quoi je prends un long bain, et m'apprête ensuite à aller me coucher.

À l'instant où j'entre dans la chambre, un bruit attire mon attention. Un moteur de voiture. Oui, une voiture s'approche de la maison et, l'espace d'un instant, je peux apercevoir la lueur des phares par la

lucarne. Il n'y a pas de voisin dans les alentours, pas avant deux kilomètres au moins. Un léger frisson d'anxiété parcourt ma nuque. Peut-être que ce sont des promeneurs égarés ? J'attends quelques secondes, supposant que le conducteur va faire demi-tour. Mais le moteur s'éteint, la voiture s'arrête et, quelques secondes plus tard, j'entends qu'on frappe à la porte. Oliver ? Oui, c'est probablement Oliver. Il n'a pas résisté à l'envie de me rejoindre. Agacée, je redescends au rez-de-chaussée pour aller ouvrir. Je lui ai pourtant bien dit que j'avais besoin d'être seule ! Je ne lui demande pas la lune, simplement trois jours de tranquillité. Il pourrait quand même respecter ça, non ?

J'ouvre la porte, et... tombe nez à nez avec Wyatt.

## VIII

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Négligemment appuyé contre le chambranle, Wyatt sourit le plus naturellement du monde, comme s'il était tout à fait normal qu'il se trouve là à cette heure-ci.

— Salut, Cassie. Tu vas bien ?

— Réponds d'abord à ma question : qu'est-ce que tu fais là ? Comment tu as su où j'étais ?

— C'est Sally qui me l'a dit. Je l'ai croisée aujourd'hui, et on a un peu discuté. Bien sûr, je ne lui ai pas avoué que je comptais te rejoindre, sinon elle n'aurait pas lâché le morceau. Donc pas la peine de l'engueuler.

— Et donc tu as fait deux heures de route pour... pour quoi, en fait ? Juste pour me parler ?

— Ben, euh... ouais...

Wyatt paraît véritablement embarrassé, ce qui est inhabituel. Je prends soudain conscience du fait que je ne porte rien d'autre qu'une chemise de nuit vaporeuse, et me sens gênée à mon tour. Durant quelques secondes, nous restons silencieux, ne sachant que dire ni que faire. Wyatt finit par rompre le silence :

— Tu comptes me laisser sur le pas de la porte toute la nuit ?

— Désolée... viens, entre.

Je n'arrive pas à croire que Wyatt soit là, dans cette cuisine, si près de moi que ma peau sensible réagit à sa présence, se couvre de chair de poule. Dieu qu'il sent bon ! Une odeur virile, musquée, et cependant délicate, aux relents de menthe et de notes boisées. Je m'apprête à monter à l'étage afin de me rhabiller, mais Wyatt saisit fermement mon poignet.

— Attends, Cassie... il faut vraiment que je te parle. Là, maintenant. Sinon, je n'y arriverai pas.

Jamais je n'ai vu Wyatt si vulnérable, si peu sûr de lui. Est-ce une énième manœuvre de séducteur ou est-il sincère ? J'ai envie de croire qu'il l'est. De tout mon cœur. Je veux croire que ce que je ressens en ce moment n'est pas uniquement le fruit de mon imagination, que l'intensité de son regard est réellement l'expression de ses émotions intimes et non un stratagème destiné à me faire baisser la garde.

Wyatt s'approche de moi, pose ses larges mains sur mes hanches et me pousse doucement contre le rebord de la table. Nous sommes censés parler mais, à la place, nos lèvres s'effleurent, se frôlent dangereusement, se cherchent, avant de se rejoindre en un baiser fiévreux, presque brutal. Immédiatement, un violent désir nous embrase, une même urgence nous saisit. D'une main tremblante, j'aide Wyatt à ôter son t-shirt, presse mon front contre la peau douce de son torse nu et dépose une foule de baisers le long de ses épaules solides. La vue de ses tatouages, que je trouvais pourtant affreux, ne fait qu'attiser mon excitation. Impatiente, je déboutonne son jean tandis qu'il m'enlève ma chemise de nuit. Je suis entièrement nue devant lui, sans défense, à sa merci. Ça ne me déplaît pas. Pas du tout. Tout ce que je veux, en cet instant, c'est lui appartenir, m'offrir à lui sans retenue. Haletant, le regard brillant de désir, Wyatt se débarrasse hâtivement de son pantalon et de son boxer. Ma main se referme sur son sexe durci, qui grossit davantage encore au contact de mes doigts. C'est si bon de le voir bander pour moi ! Si bon de l'entendre gémir et haleter tandis que mes mouvements se font plus rapides. M'allongeant sur la table, je l'attire vers moi et, cambrant mes reins, je tends vers lui mon ventre douloureux. J'ai besoin de lui. De sa présence en moi. J'ai le sentiment de devenir folle, oui, folle de désir, un désir d'une telle intensité qu'il se mue en souffrance. Ma peau, mon sexe, ma chair... mon être tout entier est dévoré par des flammes aussi délicieuses qu'impitoyables.

— Wyatt... Wyatt, je t'en prie...

Si l'on m'avait dit qu'un jour je supplierais ce type arrogant et désagréable... mais en cet instant je n'ai pas ce genre de pensée. En fait, je ne pense plus du tout. L'avidité de mon corps a annihilé mon esprit. Je n'ai qu'un seul but, un seul besoin, une seule envie : ne plus faire qu'un avec celui qui s'apprête à devenir mon amant.

Répondant à mes prières, Wyatt me pénètre enfin, se frayant un chemin en moi d'un puissant coup de reins. Nous crions en même temps, de plaisir, de soulagement, du bonheur d'avoir aboli toute distance entre nous. Adoptant un même rythme effréné, nous faisons l'amour avec un mélange de férocité, de ferveur et de tendresse. Jamais je n'ai connu un tel plaisir. Chaque va-et-vient de Wyatt m'entraîne vers une extase sans limite. J'ai le sentiment que sa peau est faite pour la mienne, que nos chairs respectives se fondent en une seule et même chair, en un seul et unique corps. C'est comme si nous nous connaissions depuis une éternité. Comme si nous étions destinés depuis toujours à nous rencontrer, à nous unir.

La jouissance me submerge comme une vague, me laissant ensuite épuisée, à bout de souffle. Lorsque Wyatt vient à son tour, j'empoigne ses épais cheveux dorés et attire sa tête contre la mienne.

— Mon Dieu, Cassie... murmure-t-il d'une voix rauque, frissonnant violemment sous l'effet du plaisir ultime.

Nous restons longtemps enlacés, mêlant nos souffles brûlants. Puis, me soulevant dans ses bras, Wyatt m'emporte vers la chambre.

Étendus l'un à côté de l'autre, nous ne prononçons pas un mot. J'ai peur qu'en brisant le silence, nous brisions aussi le voile qui, pour le moment, maintient la réalité à l'écart. Dans la pénombre, je contemple son beau visage, suit du bout des doigts les contours de sa bouche. Wyatt attrape ma main, interrompant mon geste ; puis, se soulevant sur un coude, il m'embrasse longuement. Tendrement. Ce baiser ravive mon désir, et nous faisons l'amour à nouveau, moins précipitamment cette fois. Nous prenons le temps de nous découvrir, de nous explorer. Entre les bras puissants de Wyatt, j'expérimente des sensations nouvelles, d'une intensité inouïe. C'est horrible de dire une telle chose, mais Oliver ne m'a jamais fait jouir de cette façon. Wyatt me donne tant de plaisir que je m'endors immédiatement après l'amour, épuisée, comblée, murmurant le nom de mon amant tandis que je glisse dans le sommeil...

Le lendemain matin, à mon réveil, je tends la main vers l'autre côté du lit... et ne rencontre rien d'autre que la fraîcheur des draps.

— Wyatt ?

J'enfile rapidement une culotte et un t-shirt et me rends dans la salle de bain, mais Wyatt ne s'y trouve pas. Il n'est pas non plus dans la cuisine. Ma chemise de nuit, que j'ai ôtée à la hâte, git toujours sur le sol. En revanche, les vêtements de Wyatt ont disparu. Un coup d'œil par la fenêtre confirme ce que

je craignais : sa voiture n'est plus là, il est parti. Sans même me dire au revoir. Sans même me laisser un mot.

Je consulte mon téléphone, espérant qu'il m'aura envoyé un sms entretemps, ou essayé de m'appeler... mais non, rien.

Une violente déception me broie la poitrine. Je suis vraiment idiote ! La dernière des connes. Wyatt s'est simplement servi de moi. Il a joué les grands romantiques, parcouru deux cents kilomètres pour venir me voir, a feint la sincérité, tout ça pour coucher avec moi. Coucher avec la fiancée de son frère doit lui paraître excitant. Ce type est profondément malveillant, bien plus que je ne le pensais.

Une pensée terrifiante me traverse : et s'il allait tout répéter à son frère ? Dans ce cas, c'est sûr, Oliver me quittera. Mais est-ce que je l'aime encore ? Est-ce que j'ai vraiment envie de l'épouser ? Je ne sais plus. Je suis complètement paumée. Une tempête se déchaîne dans ma tête, ne laissant sur son passage que chaos et incertitudes.

Pendant les deux jours qui suivent, je n'ai aucune nouvelle de Wyatt. Ce salaud doit bien se marrer en pensant à moi ! Je me suis offerte à lui sans retenue, naïvement. Le pire, c'est que j'ai joui comme jamais, connu une extase que je ne soupçonnais pas. Wyatt me dégoûte, mais je me dégoûte aussi.

Oliver m'envoie de gentils messages, ce qui prouve que Wyatt ne lui a rien raconté – pour le moment, en tout cas. Je lui réponds toujours, même si le cœur n'y est pas. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive. Pendant des années, Oliver a représenté le centre de mon univers. Pourquoi suis-je si détachée de lui, à présent ? Je ne suis même pas certaine qu'il me manque. Je voudrais que tout redevienne comme avant, mais je doute que ce soit possible. Quelque chose a changé, irrémédiablement. Quelque chose en moi s'est brisé, et je ne sais absolument pas comment le réparer.

## IX

À mon retour du chalet, je fais un détour pour rendre visite à ma mère. Celle-ci comprend immédiatement que quelque chose ne va pas. Pourtant, elle ne m'assaille pas de questions, ne se montre pas pressante. Le tact est l'une de ses principales qualités, et c'est extrêmement agréable.

Tandis qu'elle prépare du café, je me laisse tomber sur le canapé du salon en soupirant. Ce court séjour au chalet était censé me remettre d'aplomb mais, en réalité, je suis encore plus épuisée et confuse

qu'avant mon départ.

— Tu as envie d'en parler ? me demande ma mère en déposant deux tasses de café sur la table basse.

J'hésite quelques secondes, avant de vider mon sac. Je raconte tout. Absolument tout. Exactement comme je l'ai fait avec Sally quelques jours avant. Sauf qu'à ce moment-là, la situation n'était pas si grave puisque je n'avais pas encore couché avec Wyatt.

— Tu me trouves dégueulasse, j'imagine... dis-je en terminant mon récit.

— Cassidy, bien sûr que non ! Tu es ma fille. Je te soutiendrai quoi qu'il arrive, tu le sais. Je suis seulement... seulement triste que les choses tournent de cette façon. Tu devrais vivre des moments très heureux, et ça me fend le cœur de te voir si perturbée. Mais, si tu me permets, je vais te dire le fond de ma pensée.

— Bien sûr, maman ! J'ai justement besoin de tes conseils. Plus que jamais.

— Bon... je crois que Wyatt est un sale type. Un séducteur qui aime s'amuser, jouer avec les sentiments des autres. Et peut-être qu'il trouve un plaisir pervers à draguer la fiancée de son frère, qui sait ? Certains hommes sont vraiment tordus. Quoi qu'il en soit, je pense savoir pourquoi tu t'es laissée prendre au piège : parce que tu vas bientôt te marier, que c'est une grande décision et que tu traverses une sorte de... moment de panique, je dirais. Tu te rends compte tout à coup de ce qu'implique le mariage, tu prends peur, et tu essayes de te prouver que tu es encore libre, que tu as encore le choix.

— En gros, c'est à peu près ce que m'a dit Sally.

Ma mère m'adresse un sourire tendre, tout en caressant ma joue. Ce geste me rappelle l'époque où je n'étais encore qu'une petite fille, et je crains de me mettre à pleurer.

— Tu sais, ça arrive souvent, ce genre de choses... des gens qui prennent peur avant le mariage, et font des choses stupides.

— Comme de coucher avec le frère de son fiancé, par exemple ?

— Humm... peut-être pas à ce point-là, c'est vrai. Mais tout peut encore s'arranger. Tu aimes toujours Oliver ?

— Je crois... mais l'ennui, c'est que je ne suis plus certaine de pouvoir lui faire confiance. Même si je suis mal placée pour parler de confiance.

Ma mère semble étonnée. Elle considère Oliver comme un modèle de fiabilité, ce qui est le cas de tous les gens qui le connaissent.

— En fait, j'ai surpris une conversation entre les deux frères... une engueulade, plutôt.

Je raconte à ma mère la dispute que j'ai entendue, et lui confie mes interrogations à ce sujet.

— Je ne comprends vraiment pas ce que sous-entendait Wyatt, quand il a dit à Oliver qu'il s'était sacrifié pour lui. Et apparemment, Oliver était vraiment inquiet. Il avait peur que Wyatt veuille se venger.

Ma mère plonge un sucre dans son café, et remue pensivement le breuvage, sans mot dire.

— J'avoue que ça me paraît bien mystérieux, à moi aussi, dit-elle au bout d'un moment. Mais tu

sais, si ça se trouve, ça n'est qu'une broutille. De toute façon, il n'y a qu'une seule façon de le savoir : en parler avec Oliver. Tu ne penses pas ?

— Si, évidemment, mais... je crois que j'ai peur d'apprendre des choses dérangeantes à propos d'Oliver.

— C'est un risque, mais le doute est pire que tout. Surtout quand on s'apprête à se marier.

— D'accord, je lui parlerai. Mais... en ce qui concerne ce que j'ai fait avec Wyatt... est-ce que je dois lui avouer, d'après toi ?

— Surtout pas ! Ça le blesserait inutilement. Ne te laisse pas abuser par des illusions, Cassie. Ce que tu as vécu avec Wyatt, c'était... oui, une illusion. Rien de plus. Je comprends que tu te sentes coupable, et c'est bien normal. Mais maintenant, il faut oublier et aller de l'avant. C'était une erreur, et tout le monde en commet. L'important est de ne pas recommencer, de ne pas persister dans l'erreur.

Les larmes que j'ai vainement tentées de retenir dévalent abondamment mes joues.

— Oh non, ma puce ! Ne pleure pas.

Ma mère me prend dans ses bras et, en cet instant, j'aimerais plus que tout revenir des années en arrière, quand je n'étais encore qu'une petite fille sans soucis.

Après avoir disposé un bouquet de fleurs fraîches au centre de la table, je m'écarte pour contempler mon œuvre. C'est parfait ! Idéal pour un dîner en amoureux. J'ai préparé le plat préféré d'Oliver, revêtu ma plus jolie robe, et dressé une belle table. Il ne me reste plus qu'à attendre Oliver. Un tête-à-tête romantique, c'est exactement ce qu'il nous faut pour nous retrouver. Même si un sentiment de culpabilité me tenaille en permanence, je compte bien profiter de ce moment à deux. Et, naturellement, j'ai prévu de l'interroger à propos du mystère qui entoure ses relations avec son frère. Ma mère a probablement raison : s'il y'a quelque chose de louche là-dessous, mieux vaut en avoir le cœur net une bonne fois pour toutes.

La sonnerie de mon téléphone vient me distraire de mes pensées. C'est Sally.

— Comment vas-tu, ma belle ?

— Salut Cassie, tu es occupée ?

— Plus ou moins... pourquoi ?

— Il faut absolument que je te vois. Maintenant.

— Maintenant, je ne peux pas. Je passe la soirée avec Oliver, un dîner en amoureux.

— Cassie, je te promets que c'est important ! Vraiment important, crois-moi. Je passe te prendre chez toi dans vingt minutes.

— Non, Sally, attends...

Elle a déjà raccroché. Je ne sais absolument pas pourquoi elle tient à me voir si rapidement mais,

au son de sa voix, je devine sans peine qu'il s'agit d'une réelle urgence. Inquiète, j'ôte ma robe pour passer des vêtements plus confortables, attrape mon sac, puis griffonne rapidement un mot à l'attention d'Oliver. *Dîner en amoureux remis à plus tard. Dois voir Sally, problème de dernière minute. Ne t'inquiète pas. Je t'embrasse fort.* J'espère qu'il ne m'en voudra pas de ce départ précipité, mais je n'ai pas vraiment le choix.

Vingt minutes plus tard, comme prévu, la voiture de Sally s'arrête devant la maison. Je m'engouffre hâtivement à l'intérieur, impatiente de savoir ce qu'elle a à me dire.

— Alors ? C'est quoi ce truc qui ne pouvait pas attendre ?

— Je ne peux pas t'expliquer, tu vas voir sur place.

— Tu veux bien me dire où on va, au moins ?

— À Harrisburg. Dans un bar.

— Écoute, Sally... je ne doute pas que ce soit important, mais j'aimerais quand même savoir pourquoi...

— Non, me coupe-t-elle. Tu sauras tout une fois sur place. Je suis désolée, mais ce serait trop compliqué à expliquer. Attends un peu.

Vaincue, j'obéis et cesse de la questionner.

Une fois n'est pas coutume, l'atmosphère est tendue dans la voiture. Nous ne rions pas. Nous n'écoutons pas de musique. Nous restons silencieuses, fixant la route sans dire un mot. Une curieuse appréhension me serre la gorge. C'est rare de voir Sally si sérieuse, si préoccupée. J'espère seulement que ce n'est pas trop grave.

Le trajet jusqu'à Harrisburg me paraît interminable, même si Sally conduit plus vite qu'à l'accoutumée. Nerveusement, je tambourine du bout des doigts contre la portière.

À notre arrivée à Harrisburg, il fait complètement nuit. Sally se gare devant un bar appelé le *Corner coffee*, en périphérie de la ville. L'endroit ne me dit rien qui vaille. Le bâtiment est passablement délabré. L'enseigne lumineuse clignote par intermittence, projetant sur le parking quasiment désert une lumière glauque et mouvante. Ce n'est pas le genre de lieu où je m'arrêteraïs en temps normal. Pourtant, curieuse de connaître le fin mot de l'histoire, je m'empresse de descendre de la voiture et suis Sally à l'intérieur. C'est bien ce que je craignais : le bar est carrément lugubre. La salle est mal éclairée, des mégots jonchent le sol crasseux, et les clients sont au nombre de deux – deux types d'un certain âge à la mine patibulaire, qui nous jettent un regard suspicieux tandis que nous franchissons la porte d'entrée et nous dirigeons vers le comptoir.

Le barman, négligemment accoudé contre le zinc, mâche bruyamment un chewing-gum. Une épaisse barbe blonde lui mange le visage, et ses cheveux gras tombent en mèches désordonnées devant son front. Il pourrait être mignon, dans le genre viking, s'il paraissait plus aimable... et s'il était plus propre.

Je ne comprends toujours pas ce que nous faisons là, dans ce bar cradingue, face à ce type aux allures de cerbère.

— Mike, c'est Cassidy, la fille dont je t'ai parlé.

— Salut, Cassidy... marmonne le dénommé Mike d'une voix à peine audible.

Je commence à être vraiment agacée par tous ces mystères.

— Bon, est-ce que quelqu'un pourrait m'expliquer ce qui se passe ?

— OK, Cassie, je vais tout te dire. Est-ce que tu reconnais Mike ?

J'examine plus attentivement le visage renfrogné du barman, sans que cela réveille en moi un quelconque souvenir.

— Son vrai nom, c'est Michael Burns. Il était au lycée avec nous, dans la classe au-dessus.

— C'est possible, mais je ne me souviens pas de tout le monde. Et je ne vois toujours pas où tu veux en venir.

— Mike, dis-lui.

— En fait, quand j'étais au bahut, je touchais à quelques trucs... pas de mal de shit, un peu de coke de temps en temps... tu vois ?

— Oui, et alors ?

— Alors, pour le shit, je me fournissais auprès de l'un des frères Guy.

Je ne comprends toujours pas le problème. Wyatt a été arrêté parce qu'il dealait et vendait ses saloperies aux lycéens, ce n'est un secret pour personne.

— OK, et après ? dis-je sans parvenir, cette fois-ci, à dissimuler mon énervement. Je sais bien que Wyatt Guy vendait de la came.

— Non, dit Mike en me fixant de son regard éteint, je ne parle de Wyatt, mais d'Oliver.

# X

C'est comme si le sol venait de s'écrouler sous mes pieds. Je dois avoir l'air vraiment mal, parce que Mike s'empare immédiatement d'une bouteille de scotch et en verse une généreuse dose dans un verre à la propreté douteuse.

— Bois ça, ça ira mieux après.

Je m'exécute sans discuter. C'est vrai que la chaleur de l'alcool me réconforte. Je prends place sur

l'un des tabourets devant le comptoir, et tente de mettre de l'ordre dans mes idées.

— Écoute, Mike, dis-je au bout d'un moment, je ne remets pas en cause de ce que tu dis, mais... tu es sûr de ne pas confondre ? Oliver et Wyatt n'ont pas une grande différence d'âge, et ils se ressemblent quand même pas mal, alors...

— Tu me prends pour un con, ou quoi ? Wyatt Guy était l'un de mes potes, on a fait pas mal de soirées ensemble. Donc non, je ne risque pas de les confondre. Wyatt ne savait pas que c'était son frangin qui me filait de la came, je crois que ça l'aurait rendu fou furieux.

Je jette un rapide coup d'œil à Sally, qui me regarde tristement. Non, je ne peux pas croire à cette histoire ! Mike n'a pas l'air d'être un type très net, et rien ne prouve qu'il ne raconte pas des conneries.

— Sauf qu'il y'a un souci, finis-je par objecter, Oliver n'a jamais touché à la drogue. Il ne fume même pas ! Et il ne boit presque pas d'alcool.

Mike sourit avec compassion, comme s'il avait affaire à une fille au cerveau particulièrement lent.

— Apparemment, t'y connais vraiment rien... la plupart des dealers ne touchent pas à leurs produits, ils préfèrent les vendre.

— D'accord, mais... Oliver n'a jamais eu besoin de fric, son père est richissime.

— Ouais, mais il en voulait plus, toujours plus. Il a commencé à traîner avec des mecs pas clairs, qui l'ont convaincu de bosser pour eux. Au bout d'un moment, Wyatt l'a quand même su et il est devenu dingue. Oliver et lui se sont mis sur la gueule, mais ça n'a pas empêché Oliver de continuer.

Je digère lentement ces informations, ne sachant s'il faut les croire ou non.

— Si ce que tu dis est vrai, pourquoi c'est Wyatt qui a fait de la prison, et pas Oliver ?

Mike hausse ses lourdes épaules.

— Ça, ma belle, c'est pas à moi qu'il faut le demander.

À l'instant où Sally et moi sortons du bar, mon portable sonne. C'est mon répondeur. Un message d'Oliver : « Ma puce, je suis à la maison, je viens de voir ton mot. Bon, ça tombe bien, parce que moi aussi j'ai un imprévu. Je prends juste quelques affaires et je pars tout de suite à Richmond, mon père et moi devons rencontrer un gros client demain matin. Je rentre dans deux jours. J'espère que Sally va bien, et qu'il n'y a rien de grave. Je t'embrasse mon amour, à plus tard. »

Merde ! Oliver s'absente justement au moment où j'ai le plus besoin de lui parler.

— Qu'est-ce qu'il y'a ? demande Sally, visiblement inquiète.

— Trois fois rien... à part que je viens d'apprendre qu'Oliver est un salaud, doublé d'un menteur, et qu'en plus il se barre deux jours à Richmond, pile au moment où il faut absolument que je le vois.

— Viens, dit Sally en me prenant doucement le bras, on va aller boire un verre dans un endroit plus sympa et discuter un peu.

Une fois installées dans un café chaleureux du centre-ville, je questionne Sally à propos de Mike et de la façon dont elle a appris tout ça.

— En fait, j'avais rendez-vous avec un type que j'ai rencontré récemment à mon boulot. On ne connaissait pas le *Corner*, alors par curiosité on est entrés. Mike m'a reconnue tout de suite. Lui et moi, on a un peu... enfin, on a couché ensemble une fois après le lycée. Ça m'était complètement sorti de l'esprit, mais lui se souvenait très bien de moi. On a commencé à discuter, du lycée, des anciens, de ce qu'ils étaient devenus... du coup j'ai parlé de toi et d'Oliver, de votre mariage. C'est là qu'il m'a dit : « alors j'imagine qu'Oliver a arrêté ses conneries ? » Je lui ai demandé de quoi il parlait, et voilà... du coup, j'ai déposé ma nouvelle conquête chez lui en lui disant qu'on se verrait un autre soir, et je suis allée te chercher chez toi.

— Merci, Sally.

— De quoi ? D'avoir terni l'image de l'homme que tu t'apprêtes à épouser ?

— De m'avoir ouvert les yeux. Mon Dieu, je n'arrive pas à y croire... et je ne peux même pas m'expliquer avec Oliver. Je pourrais l'appeler, mais je n'ai aucune envie d'avoir cette conversation par téléphone.

— Oliver n'est pas là, d'accord, mais... et Wyatt ?

Je m'apprête à protester, puis me ravise. Ce n'est pas une mauvaise idée, après tout. Puisqu'Oliver n'est pas là, et que j'ai un besoin urgent d'obtenir des réponses, autant faire appel à son frère... même si je n'ai pas la moindre envie de le voir.

Une heure plus tard, je suis chez moi, en train d'attendre Wyatt qui doit arriver d'un instant à l'autre. Au téléphone, je suis restée évasive, lui parlant simplement d'un problème urgent. Il a d'abord paru réticent, avant d'accepter finalement le rendez-vous.

Un bref coup d'œil dans le miroir de l'entrée m'indique que je ne suis pas vraiment à mon avantage... ma jupe en tissu froissé et mon débardeur défraîchi ne sont pas franchement seyants, je suis plutôt décoiffée, et le mascara a laissé quelques traces sur mes joues. Mais quelle importance, au fond ? L'essentiel n'est pas là. Tout ce que je veux, c'est obtenir des réponses, et non séduire ce crétin qui s'est débarrassé de moi après m'avoir mise dans son lit.

Apparemment, Wyatt n'a absolument pas honte de son comportement au chalet. À peine arrivé, il s'avachit dans le canapé du salon, parfaitement à son aise. Son insupportable sourire moqueur me donne envie de le gifler.

— Alors, tu ne m'offres même pas quelque chose à boire ?

— Je te donnerais bien du cyanure, mais je risque d'avoir encore besoin de toi.

Je prends place dans un fauteuil en face de lui, et croise les jambes en une attitude de défense.

Malgré tout le dégoût que ce type m'inspire, j'ai réellement besoin de ses lumières pour mieux comprendre l'histoire complètement dingue que Mike a raconté.

— Dis-moi la vérité, Wyatt : ce n'est pas toi qui vendais de la drogue, n'est-ce pas ? C'est ton frère.

Wyatt blêmit. C'est si bon de voir son sourire stupide s'effacer brusquement !

— Qui t'a dit ça ?

— Un type du nom de Michael Burns.

— Super...

— Je vous ai entendu vous disputer, Oliver et toi, quand tu vivais ici. C'était à propos de ça ?

Wyatt ne répond pas tout de suite. Il tire un paquet de cigarettes de sa poche, et en allume une. En principe, Oliver a horreur qu'on fume dans la maison, mais là c'est le cadet de mes soucis. Wyatt prend le temps de tirer une longue bouffée, puis se décide à hocher la tête.

— Oui, on se disputait à cause de ça.

— Dis-m'en plus : je veux tout savoir.

— Cassie, je ne pense pas que...

— Tu me dois bien ça, non ?

Je regrette immédiatement ces mots. Il est évident que Wyatt sait très bien de quoi je parle, et ces quelques mots ont donc fait dévié la conversation vers un terrain plus intime. Ce que je ne voulais surtout pas.

— Bon, enfin... tu vois, je veux dire... il faut absolument que je sache, que je comprenne.

Wyatt soupire longuement.

— Si tu y tiens... je n'ai jamais vendu de came, et je n'ai jamais touché à ça non plus. À part quelques joints avec les potes, quand j'avais quinze ou seize ans. Oliver, en revanche... c'est différent. Lui ne touchait vraiment à rien mais, à un moment, il a fait pas mal de conneries et il s'est mis à en vendre. Il allait avoir de gros ennuis, à cause de la drogue notamment, mais je me suis arrangé pour payer à sa place.

— Comment ça ?

— Les flics ont fait une descente à la maison, et ils ont trouvé le shit et l'argent. D'autres trucs aussi, des trucs volés. J'ai prétendu que c'était à moi. Mes parents ont dit la même chose.

— Tes parents ? Mais...

— Ce qu'il faut que tu comprennes, Cassidy, c'est qu'Oliver a toujours été l'enfant chéri de la famille. Pour mon père, je n'ai jamais correspondu à l'image qu'il se faisait du fils idéal. Dès l'enfance, j'étais différent d'eux. Je n'avais pas l'impression d'être... un vrai Guy. Ma passion pour la musique emmerdait profondément mon père. Il aurait voulu que je m'intéresse à des trucs plus... virils. Le foot. Le baseball. Tu vois le genre ? Bref, c'était compliqué entre nous. Et avec ma mère aussi. Mes parents avaient besoin d'un héritier pour nos sociétés, quelqu'un qui ait les épaules solides, et qui se passionne

pour les affaires. Il était évident pour tous que ce rôle revenait à Oliver. Donc, on a tous convenu qu'il valait mieux que je paye à sa place, histoire de ne pas mettre en péril l'avenir de l'entreprise familiale.

— Tu t'es sacrifié pour... pour ça ? Pour les affaires de ton père ? Mais c'est...

— Complètement con ? C'est vrai. Mais dans une famille riche et en vue comme la nôtre, l'honneur et la réputation ne sont pas de vains mots. Je me suis dit que peut-être, pour une fois, mes parents seraient fiers de moi. Voilà, tu sais tout maintenant.

— Non, pas tout. Pourquoi tes parents te rejettent-ils ainsi ? Et Oliver ? Pourquoi s'est-il comporté si froidement avec toi, au début ? Ils devraient tous être reconnaissants pour ce que tu as fait.

Wyatt cherche des yeux un cendrier, oubliant apparemment qu'il n'y en a pas dans la maison. Je m'empare d'un porte-crayons qui traîne sur la table basse, le vide de son contenu et le lui tends.

— Merci... eh bien, en fait, le problème c'est que les gens croient que j'ai réellement dealé. Donc, pour mes parents, c'est gênant. Par rapport au regard de leurs amis, tout ça... ils préfèrent que je me tienne loin d'eux, parce que même si eux savent évidemment que je n'ai rien fait, ce n'est pas le cas de leurs relations professionnelles et amicales.

— C'est dégueulasse !

— Oui, mais c'est comme ça. Quant à Oliver, c'est juste qu'il avait la trouille que je remue tout cette histoire et que tu finisses par en entendre parler. Il t'aime vraiment, tu sais.

Je suis sonnée, comme si je venais de prendre un uppercut en pleine tête. C'est trop d'un coup. Trop de révélations, trop de mauvaises surprises, trop d'informations à peine croyables.

— J'ai besoin d'un remontant, dis-je à Wyatt.

— Moi aussi.

— Ne bouge pas, je vais nous chercher ça.

Je me rends dans la cuisine, farfouille dans le placard à la recherche d'une bouteille de whisky qu'un client d'Oliver lui a offerte il y'a quelques temps. Je sens tout à coup une présence derrière moi. Wyatt a vraiment la faculté de se déplacer avec la discrétion d'un félin. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ose pas bouger. Je suis pétrifiée. Le souffle chaud de Wyatt me frôle la nuque. Je m'efforce de respirer calmement, mais je suis sûre que tout mon corps, de mes muscles tendus jusqu'au léger tremblement de mes mains, trahit le désir qui me traverse de part en part. Pourquoi ce type me fait-il un tel effet ? Dès qu'il se tient à moins d'un mètre de moi, j'oublie toutes mes résolutions, toutes mes préventions contre lui. Et, lorsqu'il pose ses mains sur mes hanches, puis les glisse sous mon t-shirt pour caresser mes reins, remonter jusqu'à ma poitrine, je ne proteste pas. Je n'oublie pourtant pas ce qui s'est passé, la façon dont il m'a ignorée après que nous ayons couché ensemble, mais je ressens un tel plaisir que je suis incapable de bouger. Pire : je laisse échapper un gémissement, que Wyatt prend évidemment pour un encouragement. Il porte un pantalon léger en lin, et à travers le tissu fin, je sens son sexe dur, tendu, pressé contre mes fesses. Ce contact me fait complètement perdre la tête. Je n'ai plus qu'une seule envie : le sentir en moi, comme quelques jours auparavant. Oui, j'ai envie qu'il me prenne, qu'il s'empare de moi, me fasse jouir

comme il sait si bien le faire. Il m'a à peine touchée, et je suis déjà trempée, prête à m'offrir. Quand ses doigts habiles se glissent dans mon soutien-gorge, jouent avec mes tétons durcis, je cambre mes reins pour mieux sentir la masse rigide de son sexe.

Rapidement, Wyatt soulève ma jupe, descend ma culotte sur mes jambes. J'achève de l'enlever, hâtivement, en proie à une impatience qui s'intensifie de seconde en seconde. Wyatt délace les cordons de son pantalon et, d'un puissant coup de reins, me pénètre en gémissant. Mon Dieu que c'est bon ! Le plaisir irradie dans tout mon corps, jusque dans la moindre fibre de ma chair. J'en ai le souffle coupé.

Wyatt empoigne mes cheveux à pleine main, et entreprend une longue série de va-et-vient, tour à tour lents et profonds, précipités et presque brutaux. Ses ahanements sonores ne font qu'amplifier mon propre plaisir, plaisir qui se mue bientôt en un orgasme dévastateur, semblable à une décharge électrique d'une intensité inouïe. Mes jambes tremblent si violemment que je tiens à peine debout. Je n'ai même pas le temps de reprendre haleine. Wyatt continue de m'administrer de puissants coups de reins, de plus en plus vite, et un second orgasme me secoue, me précipitant vers les abîmes de l'extase. Une extase partagée, puisque Wyatt vient lui aussi, dans un long râle de jouissance.

Je sais bien que je viens de commettre une erreur de plus, une terrible erreur.

Mais le pire, c'est que si c'était à refaire, je le referais. Sans hésitation.

## XI

Nous réajustons rapidement nos vêtements, sans mot dire, sans nous regarder. Je devrais sans doute lui demander de s'en aller, mais je n'en ai ni le courage, ni l'envie. En fait, je me sens complètement dépourvue de force. En plus de cela, je suis confuse, perturbée, la tête complètement en vrac. Est-ce que je suis devenue folle ? Non seulement je trompe mon fiancé avec son frère, mais en plus je recommence à la première occasion. En même temps, il y'a toutes ces choses, toutes ces révélations concernant Oliver

et sa véritable nature... ça ne m'aide pas non plus à réfléchir correctement.

— Bon, alors, tu me l'offres ce verre ?

Mais comment Wyatt fait-il pour rester si calme, si imperturbable ? Ce type n'est pas humain, ça n'est pas possible ! Il vient de me révéler des trucs complètement dingues, nous avons fait sauvagement l'amour dans la cuisine, et lui est là, tranquille, souriant comme si de rien n'était.

— Wyatt, tu ne crois pas qu'on devrait parler ?

— Si, pourquoi pas ? répond-il en me décochant un clin d'œil, mais donne-moi à boire d'abord. Je meurs de soif !

Je remplis deux verres, puis nous nous installons dans le salon. Mes jambes tremblent encore, et je marche d'un pas hésitant.

— Dis-moi la vérité : pourquoi tu fais ça avec moi ? Je veux dire... est-ce que c'est pour te venger d'Oliver ?

— Qu'est-ce que vous avez tous avec ce truc de vengeance ? Me venger de quoi ? Ce que j'ai fait, je l'ai fait sciemment. Je me suis délibérément fait accuser à sa place, c'est moi qui ai pris cette décision, aussi stupide soit-elle. Avec la bénédiction de mes parents, bien sûr, mais j'aurais pu dire non. C'est vrai qu'Oliver ne s'est pas montré très reconnaissant, mais bon, ça n'est pas pour ça que je vais me venger de lui ! Je ne suis pas cinglé à ce point.

— D'accord, mais...

— Pourquoi j'ai couché avec toi, c'est ça ? me coupe Wyatt. Parce que tu me plais, tout simplement. Tu me plais vraiment beaucoup. C'est ce que je voulais te dire, quand je suis venu te voir au chalet, mais nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de discuter... je sais bien que je ne devrais pas ressentir toutes ces choses pour toi, mais... ça ne se commande pas, c'est comme ça. Crois-le ou non, mais après notre nuit au chalet... je me suis senti coupable, c'est pour ça que je suis parti comme un voleur.

Mes certitudes s'écroulent. Et si Wyatt n'était pas un homme malveillant et égoïste ? S'il y'avait en lui plus de bonté que je ne le croyais ? Mon désarroi se lit sans doute sur mon visage, puisque Wyatt me prend dans ses bras, dans un geste protecteur et tendre qui me bouleverse jusqu'à l'âme.

— Tu sais, Oliver n'est pas peut-être pas l'homme irréprochable que tu croyais, mais une chose est sûre : il t'aime vraiment. Je suis sans doute mal placé pour te dire ça, pourtant je crois que c'est important que tu le saches. Oliver est sincèrement amoureux de toi.

Wyatt a probablement raison. L'ennui, c'est que moi je ne suis pas certaine d'être encore amoureuse de lui.

Il faut que je prenne une décision. Rapidement. Le mariage approche à grands pas. Est-ce qu'on

peut épouser un homme qu'on n'est plus tout à fait sûre d'aimer ? De toute façon, la première nécessité est d'avoir une explication avec lui. Quand je pense qu'il a laissé son propre frère se dénoncer à sa place... c'est immonde. Wyatt a été incarcéré pour rien, simplement parce qu'il ne fallait surtout pas porter atteinte aux affaires lucratives de son père. Elizabeth et Henry Guy me dégoûtent plus que jamais. Ils ne témoignent même pas de gratitude à leur fils aîné, qui a pourtant consenti à ce sacrifice. En fait, je crois que cette situation les arrangeait. Wyatt n'ayant jamais correspondu à ce qu'ils attendaient de lui, d'un héritier Guy, ils ont profité de l'occasion pour le mettre définitivement à l'écart de la famille, l'ont traité comme s'il était véritablement coupable. Tout ça parce qu'il est différent d'eux ! Ces gens n'ont pas d'âme, ou alors ils l'ont vendue au diable.

Je trouve Wyatt courageux. Bien que rejeté par ses propres parents, bien qu'ayant été emprisonné à tort, il a réussi à maintenir le cap, à se construire, à ne pas devenir complètement amer ou déglingué. Il ne semble même pas en vouloir à sa famille, il n'y a pas de haine en lui. Je crois que je me suis trompée sur son compte, de A à Z. D'un certain côté, ça ne m'aide pas... maintenant que je ne le vois plus comme le dernier des salauds, j'ai bien du mal à réfréner les sentiments qui m'habitent. Ce n'est pas seulement du désir, non, pas juste ça. J'ai tout le temps envie d'être avec lui. Tout le temps envie de lui parler, de l'entendre. Son sempiternel sourire ironique, qui n'est en réalité qu'une façade, a quelque chose d'insupportable, c'est vrai... mais il est aussi terriblement craquant. Du moins, il le devient quand il se fait sincère, quand il cesse d'être une défense pour se muer en une moue désarmante.

Oliver me téléphone à plusieurs reprises, et j'ai le plus grand-mal à faire comme si de rien n'était, comme si je n'avais pas appris ces éléments dérangeants sur son passé. Mais ce n'est pas le genre de choses dont on parle au téléphone, j'attends de l'avoir en face de moi.

À son retour, à peine a-t-il franchi la porte qu'il comprend qu'il y'a un problème.

— Ma puce, tout va bien ? Tu as l'air bizarre.

— Assieds-toi, s'il te plaît. Il faut que je te parle.

Inquiet, il s'installe dans le canapé en face de moi. Ce n'est sans doute pas ce à quoi il s'attendait. D'ordinaire, nos retrouvailles sont bien plus chaleureuses.

— Je sais tout, Oliver, dis-je de but en blanc. Concernant ton passé, et celui de ton frère. Ce n'est pas lui qui a fait des conneries, c'est toi. Et il a accepté de s'accuser à ta place. Il a payé pour toi. Uniquement parce que tes parents comptaient sur toi pour reprendre rapidement l'entreprise familial. Ils ne pouvaient pas se passer de toi, alors ils ont sacrifié leur aîné, et toi tu as laissé faire. Et tu m'as fait croire que Wyatt était un ancien délinquant, un type pas clair ! Comment tu as pu...

Il est vrai que je ne suis sans doute pas la mieux placée pour lui faire des reproches, étant donné la façon particulièrement ignoble dont je l'ai trahi. Mais je n'ai pas le choix, il faut crever l'abcès.

Oliver blêmit, son visage se décompose. Sa mine défaite est aussi éloquente qu'un aveu.

— Qui t'a dit ça ?

— Ce serait un peu long à expliquer...

— Si c'est Wyatt, je vais...

— Non, ce n'est pas Wyatt ! Et tu devrais éviter de t'en prendre à lui. Non seulement il t'a sauvé la mise il y'a des années, mais en plus il ne t'en veut même pas de ton manque de reconnaissance.

— Je vois que tu es acquise à sa cause...

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

Oliver se lève brutalement, les joues cramoisies.

— C'est vrai que j'ai mal agi, d'accord. Faire payer Wyatt à ma place était une connerie, et pas des moindres. Mais cette idée était surtout celle de mes parents, tu t'en doutes. Wyatt a dit oui en partie pour me protéger, et en partie parce qu'il voulait s'attirer les bonnes grâces de notre père. Ça n'a pas vraiment marché... mes parents ont toujours considéré Wyatt comme le vilain petit canard, et je ne crois pas que ça changera un jour.

— Et toi tu cautionnes ça ? Tu ne trouves pas ça profondément dégueulasse ? Comment peut-on préférer l'un de ses enfants, l'aimer davantage que l'autre...

Oliver fait nerveusement les cent pas.

— Écoute, Cassie... mes parents sont ce qu'ils sont. Ils ne sont pas parfaits, c'est certain. Mais ce qu'ils ont bâti, l'empire Guy, compte énormément à mes yeux.

Tout à coup, j'ai le sentiment d'avoir un étranger en face de moi. Un homme dévoré d'ambition, qui se soucie bien plus du patrimoine familial que de son propre frère.

— Il y'a quelque chose qui m'échappe, Oliver... si tu tiens tant que ça à l'approbation de tes parents, au soi-disant honneur du clan Guy... pourquoi m'avoir choisie moi, et pas une gentille fille de bonne famille ?

— Je ne t'ai pas choisie, Cassidy ! Je suis tombé amoureux de toi, c'est tout. Et c'est d'ailleurs la première fois que j'ai osé tenir tête à mes parents, osé imposer mes propres choix plutôt que de penser à l'intérêt de la famille.

Ces mots me touchent. Néanmoins, je ne peux pas effacer tout ce que je viens d'apprendre d'un simple coup de baguette magique. Je me rends compte que je ne connais pas vraiment Oliver, malgré toutes ces années passées ensemble, et que lui en retour ne me connaît pas vraiment non plus. Il a fait des choses plus que discutables, moi aussi, nous avons menti tous les deux... notre relation repose donc sur des bases fragiles, incertaines, et je ne suis pas sûre que l'on puisse construire un mariage là-dessus.

— Oliver, dis-je faiblement, je crois que... pour notre mariage... on devrait réfléchir.

## XII

Me voilà installée chez Sally. Je squatte le canapé depuis maintenant une semaine, et j'ai l'impression d'être redevenue une adolescente. Nous nous nourrissons essentiellement de pizzas surgelées et de plats chinois commandés chez le traiteur du coin, regardons des comédies romantiques en mangeant de la glace, et discutons jusque tard dans la nuit.

Elizabeth Guy m'a téléphoné la veille, et j'ai eu droit à un sermon.

— Vous savez que j’ai toujours désapprouvé le choix d’Oliver. Ce mariage ne me réjouit pas vraiment, ce n’est pas un secret. Mais vous vous êtes engagée, et vous ne pouvez décemment pas changer d’avis comme ça ! De quoi aurions-nous l’air s’il fallait tout annuler à la dernière minute ?

— Le mariage n’est pas annulé, ai-je rétorqué. Oliver et moi prenons simplement le temps de réfléchir. Et de toute façon, vous êtes mal placée pour me faire la morale. Quand on sait de quoi vous êtes capables, vous et votre mari...

— Qu’est-ce que vous voulez dire ?

— Je parle de vos fils. Wyatt, surtout. Qui s’est sacrifié pour votre famille.

Il y’a eu un silence, puis Elizabeth Guy s’est longuement raclée la gorge.

— Il vaudrait mieux... ne parler de ça à personne.

— Je n’en avais pas l’intention.

C’est la vérité, d’ailleurs. Mais je suis contente que cette vipère sache que je suis au courant. En revanche, en ce qui concerne le mariage... c’est vrai qu’il n’est pas annulé, mais je ne sais pas quoi faire. Je ne peux pas épouser Oliver après tout ce qui s’est passé, tout ce que j’ai appris. En fait, s’il faut que je sois honnête avec moi-même... si je ne peux plus me marier avec Oliver, c’est surtout parce que j’ai des sentiments pour son frère. Des sentiments qui dépassent le simple désir physique. Wyatt occupe mes pensées en permanence.

— Bon, me dit Sally en rentrant les bras chargés de sacs contenant des plats chinois, il faut que tu prennes les choses en main.

— C’est-à-dire ?

— Va voir Wyatt, dis-lui que tu l’aimes.

Les mots de Sally me tirent brusquement de ma torpeur, et je prends tout à coup conscience de mon allure débraillée. Je n’ai pas pris une douche depuis... depuis trop longtemps, et je porte un vieux et affreux pyjama qui commence à être sérieusement froissé. Sally a raison, il faut que je me bouge, d’une façon ou d’une autre. Mais sûrement pas en allant me jeter dans la gueule du loup.

— T’es dingue ou quoi ? Déjà, je ne peux pas dire à Wyatt que je l’aime, puisque c’est faux. Et ensuite, si je veux avoir une petite chance de sauver mon mariage...

— Sincèrement, Cassie, je ne crois pas que tu aies vraiment envie de sauver ton mariage. Ça fait une semaine que tu es là, et Oliver t’a téléphoné combien de fois ? Une dizaine, au moins ? Et tu ne lui as pas répondu une seule fois, tu ne l’as pas rappelé. Tu lui as seulement envoyé un pauvre message pour lui dire que tu le contacterais plus tard.

— Je sais, mais...

— Mais rien du tout. Sois honnête avec toi-même, et avec Oliver.

— Et lui, est-ce qu’il a été honnête ? Putain, Sally, tu te rends compte de ce qu’il a fait ! Laisser son frère payer à sa place...

— D’accord, c’est dégueulasse, mais avoue que tu n’as pas été très correcte non plus...

— Tu vois, Sally, le problème c'est que ce que j'ai appris ne colle pas avec l'image que je me suis toujours fait de lui. Pour moi, Oliver a toujours été un type sérieux, réglo... il a vraiment bien caché son jeu. Ça me fait peur de me dire qu'au fond je connais si mal l'homme que je suis censée épouser.

— Dans ce cas-là, ne l'épouse pas, et parle à Wyatt.

Pour ce qui est de parler à Wyatt, je ne suis pas sûre. Mais pour l'annulation du mariage... oui, il faut bien se rendre à l'évidence : c'est sans doute ce qu'il y'a de mieux à faire.

Non, je n'arrive pas y croire ! Je dois me tromper, c'est une erreur : ce ne peut pas être Wyatt, là, sur le trottoir d'en face, en train d'embrasser à pleine bouche une jolie blonde aux jambes interminables. Quelques minutes plus tôt, j'ai décidé de suivre les conseils de Sally et d'aller me promener un peu pour profiter du beau temps. Pour réfléchir, aussi, à la meilleure manière d'annoncer à Oliver que ce mariage n'a plus lieu d'être.

Je ne m'attendais pas à tomber sur Wyatt, et surtout pas en si bonne compagnie. En fait, c'est bien ce que je pensais. Wyatt drague tout ce qui bouge, ne s'attache à personne et se fiche de tout le monde. De moi en particulier.

Je traverse impulsivement la route, et me dirige vers Wyatt à grandes enjambées.

— Salut, tu vas bien ?

— Tiens, Cassie ! Comment ça va ? Je te présente Donna.

La grande blonde m'adresse un vague signe de la main.

— Je peux te parler, s'il te plaît ? Je veux dire... seul à seul.

Wyatt chuchote quelques mots à l'oreille de la dénommée Donna, qui acquiesce puis s'éloigne.

— Apparemment, tu t'amuses bien...

— C'est un reproche ?

— À ton avis ?

— Ça me touche, venant d'un modèle de fidélité comme toi...

— Tu es vraiment dégueulasse de dire ça ! Pour ton information, sache que j'ai décidé de ne pas épouser Oliver. Je ne peux pas continuer à lui mentir.

Wyatt pâlit.

— Tu... tu veux lui dire, pour nous deux ?

— Waouh, quel homme courageux ! Tu verrais ta tête... la peur qu'Oliver te casse la gueule, peut-être ? Mais non, rassure-toi, je ne vais pas lui parler de ça. Bon, je crois qu'on s'est tout dit. Salut, Wyatt.

— Attends, Cassie !

La main de Wyatt se referme sur mon poignet. Malgré ma colère, je savoure le contact de sa peau.

— Tu es certaine de vouloir annuler le mariage ? Si c'est pour moi, ça n'est pas une bonne idée, tu

fais fausse route. Je ne suis pas le genre de mec qui peut rendre une femme heureuse. Je suis trop... pas assez posé, tu comprends ? Pas assez... fiable. J'ai pas envie de vivre une relation sérieuse, pas encore.

— Si ça peut te rassurer, moi non plus. Enfin, pas avec toi.

— Super, alors ! On est sur la même longueur d'ondes.

— Ouais, on peut dire ça. Bon, faut vraiment que j'y aille. Bye.

Je m'éloigne rapidement, pour ne pas qu'il puisse voir mes larmes.

Il faut que j'oublie Wyatt. Il faut que je fasse comme s'il n'avait jamais existé.

Tant pis si tout mon corps le réclame, si mes pensées volent vers lui dès que je leur laisse libre cours, si son absence me crucifie. C'est de ma faute. Je n'avais qu'à pas tomber amoureuse d'un type dont je savais, dès le départ, qu'il n'aurait rien de plus à m'offrir que des nuits de plaisir.

De toute façon, il y'a plus important : parler à Oliver. Chaque jour je me décide à aller le voir, chaque jour je renonce. C'est si difficile de dire à l'homme avec lequel on a vécu pendant des années qu'on ne veut plus l'épouser. Pourtant, j'ai beau retourner le problème dans tous les sens, je ne vois pas d'autre solution. Maintenant que je connais la vérité sur son passé, je ne pourrais plus jamais le voir de la même façon. Qu'il ait vendu du shit, je peux accepter, c'était une simple connerie de gamin. Mais qu'il se soit servi de son frère pour échapper à ses responsabilités, ça je ne peux pas le supporter. Et puis comment vivre à ses côtés comme si de rien n'était, alors que j'ai couché avec Wyatt ? Impossible. Cette histoire est allée trop loin.

Prenant mon courage à deux mains, je finis par retourner à la maison pour voir Oliver. J'ai le cœur lourd, serré. Des souvenirs se bousculent dans ma tête. Nous avons été tellement heureux... mais ce bonheur est hors de portée, désormais. Il appartient au passé et, même si je le voulais, je ne pourrais pas lui redonner vie. C'est comme ça, il n'y a rien à faire.

Oliver m'attend dans le jardin, où il sirote une bière, installée sur l'une des chaises longues. Il se lève en me voyant arriver, et vient à ma rencontre. Immobile, je n'ose pas m'avancer davantage.

— Salut, Oliver.

— Salut.

Nous ne nous touchons pas. Nous ne faisons pas un geste. Nous restons simplement là, l'un en face de l'autre, sans savoir ni que dire ni que faire.

— Tu ne veux plus te marier, Cassidy ? lâche Oliver au bout d'un moment. C'est ça ?

— Je suis désolée... si tu savais comme je suis désolée...

— Enfin merde, Cassie ! C'est à cause de ce que j'ai fait ? J'ai arrêté mes conneries dès que je t'ai connue, c'est de l'histoire ancienne !

— Ça, je m'en fiche. Mais que Wyatt ait payé pour toi, et qu'ensuite tu te sois détourné de lui, ça ne

pas.

Oliver secoue furieusement la tête.

— Je me suis mal conduit, oui ! Mais c'est bon, maintenant, tout ça est derrière moi. Si je me suis détourné de Wyatt, c'est seulement parce que j'avais peur qu'il te raconte la vérité, qu'il vienne bousiller ma vie pour se venger. Je me suis comporté comme un salaud, comme un égoïste. Mais je n'en suis pas un !

— Je sais... je sais bien.

— Alors quoi ? Tu vas me quitter pour ça ?

Je ne réponds pas tout de suite. Mon cœur bat à grands coups, mes jambes tremblent. Je reproche à Oliver de ne pas avoir assumé ses responsabilités, alors il n'est pas question que j'en fasse de même. Moi, je vais faire face aux miennes.

— Tu n'es pas le seul fautif, Oliver. Pour te dire la vérité...

Je n'ose pas. C'est comme si je m'apprêtais à sauter à l'élastique. Je sais que je vais devoir m'élancer, mais je crève de trouille.

— Voilà... je suis amoureuse de quelqu'un d'autre.

Oliver, stupéfait, choqué, fait quelques pas en arrière.

— Non... non, c'est...

— Je n'ai rien prémédité. Ça m'est tombé dessus. Jamais je n'ai voulu te faire de mal, jamais ! Il faut que tu me croies, Oliver, je t'en prie...

Je tends la main vers lui, mais il me repousse violemment.

— Putain j'y crois pas ! Amoureuse d'un autre... et c'est qui, ce connard ?

— Tu ne le connais pas.

— Pourquoi tu as dit oui à ma demande en mariage ? Pourquoi tu t'es lancée dans les préparatifs comme si de rien n'était ?

— Je ne l'avais pas rencontré à ce moment-là, c'est récent. Je t'assure que j'étais vraiment persuadée que toi et moi, c'était pour la vie.

— Ouais, moi aussi, rétorque Oliver en riant amèrement. Et je suppose que tu as couché avec ce type ?

— Écoute, je...

— Non, c'est bon, tais-toi ! J'ai pas envie d'entendre ça. Tu sais quoi ? T'as raison. Ce mariage, c'était une grosse erreur. Je vais partir et te laisser la maison, en tout cas pour l'instant. J'ai besoin de changer d'air.

Sans me laisser le temps de répondre, Oliver rentre dans la maison, sans doute pour y prendre des affaires. En effet, j'ai vu juste : il ressort quelques minutes plus tard, une valise à la main, monte dans sa voiture et démarre en trombe.

C'est alors que les larmes me submergent. Me laissant tomber à genoux sur la pelouse, je pleure

jusqu'à en avoir le souffle court.

Ma vie est fracassée, en morceaux, et le pire, c'est que c'est en grande partie de ma faute.

## XIII

Je me suis réinstallée dans la maison, mais je compte chercher un appartement en centre-ville. Il me faut un endroit neutre, vierge de souvenirs, pour reconstruire ma vie.

Ça y'est, tout le monde est au courant : il n'y a plus de mariage, tout est fini. Les Guy m'ont accablée de reproches, Sally n'a pas été vraiment surprise, et ma mère m'a évidemment consolée. Wyatt, lui, s'est contenté d'un message laconique : « désolé pour vous deux, franchement c'est dommage, mais si tu es sûre de toi... bon courage, j'espère que tu gardes le moral quand même. Bises. » Rien de plus. Je ne devrais plus être étonnée, mais je ne peux pas m'empêcher de ressentir une pointe de déception. Pourtant il a été clair : il n'y a rien à attendre de lui. Je me demande s'il fait l'amour à sa bimbo blonde de la même manière qu'à moi, avec autant de ferveur et d'empressement. Cette idée me donne envie de vomir. C'est la première fois de ma vie que je suis aussi jalouse. Je voudrais que Wyatt m'appartienne, soit tout à moi, ne regarde personne d'autre que moi... mais c'est impossible.

Je pense aussi beaucoup à Oliver. Je sais qu'il est malheureux, qu'il souffre, mais je ne peux rien faire pour lui.

Il me manque, bien sûr. Nous avons quand même vécu ensemble pendant plusieurs années... mais chaque fois que je songe à tout ce qui s'est passé, je sais que j'ai pris la bonne décision. Ça ne pouvait

pas continuer comme ça. Trop de mensonges, de non-dits, de dissimulations. Dire que je devais bientôt être une femme mariée, et que je me retrouve seule, amoureuse d'un homme qui n'est pas pour moi... la vie est pleine de surprises, mais elles ne sont pas toujours bonnes, malheureusement.

Sally m'aide beaucoup, comme d'habitude. Elle est toujours là lorsque j'ai besoin d'elle, et se met en quatre pour me remonter le moral. Elle m'invite souvent à passer la soirée avec elle, me prépare de bons petits plats – enfin... elle essaye – et tente tant bien que mal de me faire rire. Mon travail, aussi, est un précieux réconfort. C'est agréable de se sentir utile, de naviguer en terrain connu. Je m'efforce de lutter autant que possible contre les souvenirs qui m'assaillent fréquemment. Les mains de Wyatt glissant sous mes vêtements... sa bouche contre la mienne... son souffle rauque à mes oreilles... je crois que je serais prête à tout pour revivre de tels moments. Jamais je ne me suis sentie autant en vie qu'en compagnie de Wyatt. Avec lui, tout devient plus beau, plus fort, plus intense. Maintenant, mon quotidien me paraît terriblement fade. Je n'ai plus goût à rien, plus d'énergie ni d'enthousiasme.

Souvent, quand je lis un livre qui me plaît particulièrement, quand je vois un tableau magnifique, ou un superbe paysage, je n'ai qu'une envie : téléphoner à Wyatt pour partager ça avec lui. Bien sûr, au dernier moment, je me ravise. Ça ne servirait à rien, si ce n'est à me faire plus de mal encore. La seule chose à faire, c'est de le rayer de ma vie.

L'été est bien avancé, à présent. Je vois partout des jeunes gens insouciantes qui se baladent, des gamins qui courent partout en riant, et tout ce bonheur me fait mal.

J'avance seule, alors que je désirerais plus que tout la présence de Wyatt à mes côtés.

## XIV

Il est un peu plus de dix-neuf heures quand j'entends frapper à la porte. Je souris en me dirigeant vers l'entrée. Sally passe souvent me voir à l'improviste, en ce moment, avec des DVD, du bon vin et de la glace. Tout ce qu'il faut pour passer une bonne soirée entre filles.

— Tu tombes à pic, Sally, dis-je en ouvrant la porte, je pensais justement...

Ce n'est pas Sally, mais Wyatt. Décidément, il aime les visites surprises. Mais cette fois, je suis

décidée à ne pas le laisser entrer, et à ne pas faiblir.

— T'as pas l'air franchement ravie de me voir...

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je passais juste prendre des nouvelles. Et comme j'aime pas trop le téléphone... bon alors, comment ça va ? Pas trop difficile, la rupture ?

— Si, ça l'est.

— Je m'en doutais... pour Oliver aussi, tu sais. Je n'ai pas beaucoup de nouvelles de lui, mais j'ai entendu dire qu'il n'avait pas trop le moral.

— Et c'est pour ça que tu es là ? Pour me parler de ton frère ? Si c'est ça, je...

— Non, ça n'est pas ça.

Wyatt me dévore du regard. Je devrais me sentir flattée, mais je suis en colère. Vraiment furieuse.

— J'ai compris. Tu penses que je suis à ta disposition ? Dès que t'as envie de baiser et personne sous la main, c'est moi que tu viens voir, c'est ça ?

— Cassie, ne sois pas vulgaire, c'est...

— Va te faire foutre, Wyatt. Une bonne fois pour toutes.

M'empoignant par les épaules, il m'attire à lui et, sans me laisser le temps de réagir, m'embrasse févreusement. Je n'ai pas d'autre choix que de répondre à ce baiser. Ce n'est plus moi qui décide, c'est mon corps, mon instinct, le désir fou qui m'anime.

— Cassie ! Putain, c'est pas possible... comment tu peux me faire un truc pareil ?

Surpris, je m'écarte vivement de Wyatt.

Oliver est là, dans l'allée menant au perron, à quelques mètres de nous.

— Non, Oliver, attends, je vais...

— J'étais passé chercher quelques affaires, mais je ne pensais pas tomber sur... sur *ça*. Tu me dégoûtes, Cassidy. Et toi aussi, espèce de fumier.

Oliver tourne les talons, s'éloignant à vive allure.

— Eh merde, soupire Wyatt.

— Il avait raison, tu es vraiment un fouteur de merde !

— Arrête de passer tes nerfs sur moi !

— Je ne voulais pas qu'il le sache ! Je ne voulais pas que...

— Viens, me coupe Wyatt. Viens avec moi.

— Tu m'emmènes où ?

— Tu verras bien.

Sonnée, je me laisse conduire docilement vers sa voiture.

Il ne me faut pas longtemps pour deviner notre destination : nous allons au domicile d'Elizabeth et Henry Guy.

— Qu'est-ce que tu veux faire, Wyatt ?

— À mon avis, Oliver est là-bas. Je veux lui parler.

— Pourquoi ? Pour remuer le couteau dans la plaie ?

— Tais-toi, et laisse-moi faire.

Wyatt se gare n'importe comment devant l'imposante maison des Guy, et jaillit de la voiture. Le portail du parc est ouvert. Wyatt avait raison, Oliver est bien là, en train d'arpenter furieusement la pelouse. Contrairement à son frère, il considère la propriété de ses parents comme un refuge, comme un socle. Il est un véritable Guy, jusqu'au bout des ongles. Je me rends compte que cela aussi aurait fini par poser un problème. Je déteste cette famille, et j'aurais eu du mal à supporter que mon mari adhère à ce point à leurs valeurs – ou plutôt, à leur absence de valeurs.

Oliver nous aperçoit, et fonce droit sur nous.

— Et en plus vous osez venir ici ?

— Attends, je vais t'expliquer...

Oliver ne lui laisse pas le temps de terminer. Il lui assène un violent coup de poing qui l'atteint au menton et le fait vaciller.

— Non, arrêtez !

Mais c'est trop tard : les deux frères se battent comme des lions, s'envoyant des coups puissants, chutant ensemble sur le sol herbeux. Attirés par les cris, Elizabeth et Henry Guy rappiquent à leur tour. Mon ex belle-mère m'adresse un regard assassin.

— Mais enfin qu'est-ce qui se passe ici ?

Tant bien que mal, Henry Guy parvient à séparer ses fils. Le nez ensanglanté, Wyatt essuie son visage d'un revers de manche.

— Je constate, dit Henry d'une voix grave, que tu n'as pas changé, Wyatt. Tu sèmes le désordre partout où tu passes.

Debout près de son mari, Elizabeth acquiesce.

— Oliver nous a tout dit en rentrant. Cassidy et toi...

— Eh bien oui, oui, Cassidy et moi ! Et vous savez quoi ? Je l'aime. C'est ça que j'étais venu te dire, ajoute-t-il à mon intention. Je t'aime. J'ai essayé de réprimer mes sentiments parce que tu étais la fiancée de mon frère, mais j'en ai marre de faire semblant, de me sacrifier pour cette famille d'ingrats. Oui, vous, je me suis sacrifié pour vous ! Et qu'est-ce que j'ai récolté ? Du mépris, de la haine. Je suis vraiment trop con, parce qu'en plus je me suis empêché de vivre mon amour, et tout ça pour toi Oliver. Mais maintenant c'est fini ! Vous pouvez tous aller vous faire foutre. J'aime Cassie, je l'aime plus que tout, et c'est comme ça. Tu viens, Cassie ? On s'en va.

Je regarde les visages sidérés d'Elizabeth et Henry Guy, et je dois dire que ça me fait très plaisir.

Seul Oliver me fait de la peine. Mais tant pis, le bonheur est égoïste, et je veux le vivre pleinement, le savourer sans retenue.

Wyatt et moi remontons en voiture. Tenant d'une main son nez qui saigne toujours, il conduit prudemment.

— On devrait aller à l'hosto.

— Mais non ! Mon nez n'est pas cassé, c'est superficiel.

— Wyatt... tu pensais ce que tu viens de dire ?

— Merde, je suis en train de me vider de mon sang et c'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Je croyais que c'était superficiel !

Wyatt éclate de rire.

— Oui, je le pensais, bien sûr que oui !

— Ça tombe bien parce que... je t'aime aussi.

Wyatt baisse la vitre et, passant sa tête au-dehors, se met à crier :

— Cassidy Hopkins aime Wyatt Guy ! Et Wyatt Guy aime Cassidy Hopkins ! Wouhou !

J'éclate de rire à mon tour, heureuse comme jamais.

Wyatt m'aime. Je l'aime. Tout le reste, ça n'est que des détails.

## Épilogue

Un an plus tard, Wyatt et moi nous sommes mariés. Une cérémonie sans prétention, suivie d'une grande fête avec ceux que nous aimons.

Les Guy ne sont pas venus, bien entendu. Mais ma mère était là, ainsi que les amis de Wyatt, et Sally, accompagnée d'Andrev. Depuis qu'elle a rencontré ce sculpteur d'origine russe, mon amie ne touche plus terre. Elle est folle amoureuse, et le prochain mariage auquel nous assisterons sera le sien.

Wyatt et moi habitons désormais une petite maison à la campagne, avec un grand jardin. Un endroit idéal pour élever un enfant. Cet enfant qui grandit lentement dans mon ventre et auquel Wyatt chante des chansons, le soir, avant que nous nous endormions.

J'ai eu quelques nouvelles d'Oliver. Il a rencontré quelqu'un. Je crois qu'il est heureux.

En tout cas, moi, je le suis. Je le suis tellement que, le matin, en me réveillant auprès de celui que j'aime, je remercie le ciel d'avoir tant de chance.

Désormais, chaque jour qui passe est un cadeau.











